

PER

R-382

XVIIIe Année

Le numéro: 20 sous

Septembre 1932

CON

REVUE DOMINICAINE



- R. P. Alph. LANGLAIS, O.P. L'Apostolat Catholique au Japon. — I.
R. P. Ceslas SPICQ, O. P. De quel esprit nous sommes !
R. P. M.-A. LAMARCHE, O.P. Caractères de la doctrine de Jésus.
XXX Refondre Lortie ? ... — VII.

LE SENS DES FAITS. — Vittoria à l'Université de Washington, par le R. P. COUTURE. — Dans l'Ordre: Le Collège Angélique. — Au Chapitre Général. — Grades officiels. — Prédications. — Vêtue et Profession. — Départ pour le Japon. — Nouvelles diverses, par Fra DOMENICO.

L'ESPRIT DES LIVRES. — Draime: *Message dans le ciel* (H. C.)
Guay: *Moisson de vie* (A. S.) Laferrière: *La Rue des Forges* (A. S.)
Mlle Gaudet: *Discours d'enfants* (A. B.) Fadette: *Contes de la lune*
(A. B.) Pizter: *Chrestomathia Bernardina* (B. M.) Lacau: *Précieux trésor des Indulgences* (A.-M. G.) Prix Lévesque: 3e concours littéraire.

ADMINISTRATION
SAINT-HYACINTHE

REDACTION
MONTREAL (N.-D. de Grâce)

Revue Dominicaine

Publiée mensuellement

Directeur: R. P. M.-A. LAMARCHE, O. P.

ABONNEMENTS (payables d'avance).

Au Canada: \$2.00 — A l'étranger: \$2.25

Avec le *Rosaire*: 25 sous en plus par an.

La Revue Dominicaine publie des articles de vulgarisation touchant les Ecritures, la théologie, l'apologétique ou le droit canon, et même des études de philosophie, de littérature, de sociologie ou d'histoire, pourvu que la religion ou la morale y soit concernée

La Revue Dominicaine n'a pas de spécialité proprement dite dans le domaine religieux, mais elle accorde une attention particulière aux questions d'apologétique et aux problèmes de société, envisagés surtout au point de vue canadien.

La Revue Dominicaine publie des recensions et diverses chroniques, en s'attachant moins au récit des faits et à l'analyse des ouvrages qu'à leur signification d'ensemble.

La Revue Dominicaine ne sera pas responsable des écrits des collaborateurs étrangers à l'Ordre de Saint-Dominique.

Prière d'adresser les communications littéraires: manuscrits, volumes, etc., au R. P. M.-A. Lamarche, 5375, Avenue Notre-Dame de Grâce, Montréal; et les communications administratives: abonnements, annonces, etc., au R. P. Jean Bacon, Saint-Hyacinthe.

L. P. MORIN & FILS Enrg.

ENTREPRENEURS-MENUISIERS

MANUFACTURIERS DE

PORTES, CHASSIS, JALOUSIES, MOULURES, DECOUPAGES, ETC., ETC.

Spécialité:

Bancs d'Eglises, de Sacristies et d'Ecoles

Tout ouvrage fait promptement. Satisfaction garantie.

Coin des rues

St-Joseph et St-Antoine

St-Hyacinthe, P. Q.

LA CORDONNERIE J. A. LEMAY

REPARATIONS GENERALES

PRIX RAISONNABLES — SATISFACTION GARANTIE

212, RUE CASCADES

— SAINT-HYACINTHE

Tél. 525

E. A. GENDRON

PEINTRE — DECORATEUR

Peintures, Huiles, Vernis — Tapisseries, Electricité, Vitres

244, RUE CASCADES,

— SAINT-HYACINTHE

Téléphone 500

LOUIS BOURGEOIS Limitée

FERRONNERIE EN GROS ET DETAIL

104-110, St-Antoine — 67-61, St-Simon,

— Saint-Hyacinthe

F. DAOUST, gérant

Téléphone 59-w

LA COMPAGNIE D'EAU MINERALE

Propriétaire du célèbre PHILUDOR

148, RUE CONCORDE

— SAINT-HYACINTHE

M. O. DAVID & Cie Enrg.

VETEMENTS POUR HOMMES ET GARCONS

86, RUE SAINT-SIMON,

— SAINT-HYACINTHE

Habits faits sur commande à court avis. Fourrures,
Chapeaux et Casquettes

ENCOURAGEZ NOS ANNONCEURS

Lisez «La Survivance»

L'organe officiel de l'Association canadienne-française de l'Alberta

Cet hebdomadaire canadien-français est le plus éloigné de la province-mère. Si vous voulez être renseigné sur l'oeuvre de survivance nationale et religieuse à laquelle s'emploient les Franco-Albertains, abonnez-vous à leur porte-parole.

Prix de l'abonnement: \$2.00 par année

LA SURVIVANCE, 9664, avenue Jasper, Edmonton, Alta.

Téléphone Bell 310

Carrosse No 2

JOSEPH BERTRAND

COCHER

Entrepreneur de Pompes funèbres

30, RUE LAFRAMBOISE, — SAINT-HYACINTHE

Ecuries de louage, carrosses simples et doubles pour mariages, baptêmes.
Automobile. EXPRESS

Pharmacie L. P. GAUCHER

Bachelier en Pharmacie

GROS et DETAIL

223, RUE CASCADES, — SAINT-HYACINTHE

Téléphone 86

Tél. Bureau: 95

ERNEST J. CHARTIER

Commerçant de

BOIS et CHARBON

123, RUE GIROUARD — SAINT-HYACINTHE

ENCOURAGEZ NOS ANNONCEURS

BOURSE

pour l'entretien à perpétuité d'un missionnaire dominicain au Japon (\$10,000)

Le revenu annuel de la Bourse est destiné à l'entretien à perpétuité d'un missionnaire dominicain canadien qui se dévoue à l'évangélisation de l'empire japonais.

En la fondant en devient

Missionnaire à Perpétuité

Un Bienfaiteur peut être seul fondateur en versant la somme entière.

Plusieurs bienfaiteurs peuvent, en s'associant, contribuer par leur offrande à cette fondation.

Tout Bienfaiteur peut aussi au besoin se réserver une rente viagère sur la somme versée, pourvu qu'elle soit d'au moins \$100.00.

La Bourse pourra porter le nom de son Fondateur ou tout autre nom à son choix: Bourse de Saint-Dominique, Bourse de Sainte-Thérèse de l'Enfant-Jésus, ou encore Bourse, etc...

"Nous voudrions voir la générosité des catholiques s'intéresser particulièrement aux oeuvres dont le but est de venir en aide aux Missions" (Benoit XV).

Les fondateurs de cette bourse devront s'adresser à

L'OEUVRE DES MISSIONS

COUVENT DES DOMINICAINS

5375, avenue Notre-Dame de Grâce, Montréal.

soit pour en connaître les avantages, soit pour l'envoi des souscriptions.

Tél. Bell 271

LAFRANCE & SYLVESTRE

Négociants et Importateurs d'Épiceries en gros

120, rue Saint-Antoine, — Saint-Hyacinthe

HENRI RAYMOND & CIE

ASSURANCE-FEU

Représentant les meilleures compagnies non tarifées

Tél. 259 — Saint-Hyacinthe, Qué.

ENCOURAGEZ NOS ANNONCEURS

La Revue Dominicaine

Canada \$2.00 par année

Etranger \$2.25 —

Avec le Rosaire, 25 sous en plus

Prix de l'unité: 20 sous

Le Rosaire

Bulletin mensuel publié par les Dominicains

CANADA	— Distribué par zélatrices	25 sous par année
	Envoyé par la poste	35 sous —
ETRANGER	— Par zélatrices	40 sous —
	Envoyé par la poste	50 sous —
	Prix de l'unité	10 sous

Toute personne ayant recruté 10 abonnements nouveaux à la "Revue Dominicaine", recevra le onzième gratis.

Deux messes sont dites chaque semaine aux intentions des Zélateurs, des abonnés, de la "Revue Dominicaine" et du Rosaire.

Nous donnons de jolies PRIMES aux Religieux, aux Prêtres, aux laïques Zélateurs qui nous envoient des abonnés, à l'une ou l'autre Revue.

Toute personne qui nous enverra pour \$40.00 d'abonnements, aura droit à une affiliation perpétuelle, pour elle-même, ou pour une personne qu'elle nous indiquera, à l'Oeuvre du Noviciat des Dominicains du Canada.

Tél. Résidence 244-w.

(Le soir) Résidence 244-J.

Bureau: 88

Maison établie en 1879

A. BLONDIN Limitée

"INSUL-BOARD" — BOIS DE CONSTRUCTION

FOURNISSEURS EN GROS

Plomberie, Chauffage et Matériel de Construction, Peinture et Vernis

115, rue Cascades,

— — — Saint-Hyacinthe

Téléphone: CRescent 2734.

M. J.-ALBERT LARUE

ARCHITECTE

A. A. P. O.

559, rue Durocher,

— — — Montréal.

ENCOURAGEZ NOS ANNONCEURS

L'Apostolat Catholique au Japon

Cette conférence fait partie d'un cours de Missiologie, organisé, sur la demande de Son Excellence Monseigneur Carlo Salotti, Archevêque de Philippopolis de Thrace et Secrétaire de la S. C. de la Propagande, par l'Union Missionnaire du Clergé en Italie. Le cours de 1932 comprend une série de huit leçons, sur divers sujets, données en langue italienne au palais de la Propagande par différents conférenciers. Il a attiré cette année un auditoire nombreux et distingué et il a été honoré par la présence d'un grand nombre de cardinaux et d'évêques. A la conférence sur l'Apostolat Catholique au Japon assistaient en particulier Son Eminence le Cardinal A. Früwirth, O. P., Son Excellence M. le Vicomte de Fontenay, Ambassadeur extraordinaire et Plénipotentiaire de France auprès du Saint-Siège et Monsieur Georges Ogilvie Forbes, Chargé d'Affaires de l'Angleterre auprès du Saint-Siège. Le texte de la conférence a été considérablement augmenté pour l'impression française.

Excellentissimes et Révérendissimes Seigneurs,

Messieurs,

Le conférencier de ce soir se sent entouré d'honneur et en même temps confus, intimidé de devoir balbutier une langue étrangère qui lui est encore imparfaitement connue. Il voudrait offrir l'acte d'obéissance qu'il accomplit, comme un filial hommage de gratitude envers la Sacrée Congrégation qui préside à la propagation de notre Sainte Foi dans les pays infidèles.

Le 30 décembre 1927, les Dominicains du Canada ont reçu de cette Sacrée Congrégation la grâce d'aller évangéliser le diocèse de Hakodaté, au Japon. Au printemps

de 1930, leur Provincial d'alors visitait ses religieux missionnaires; et pendant un séjour de trois mois, il lui fut donné de parcourir le Japon du Nord au Sud, de Sapporo à Kagoshima. Il apporte ce soir quelques-unes des choses qu'il a vues, entendues, aimées, et qu'il conserve dans son cœur, avec le Japon tout entier: *quod vidi, quod amavi*.

Tout d'abord, pour commencer, nous devons faire par la pensée un long voyage: car l'Italie et le Japon sont aux antipodes de la terre, à huit ou neuf heures solaires de différence; et pendant qu'ici le soleil s'incline vers le soir du jeudi, au pays du Soleil Levant commence à poindre déjà l'aube du vendredi.

* * *

Le Japon occupe dans l'Océan Pacifique, près de l'Asie, une position à peu près analogue à celle des Iles Britanniques sur les côtes de l'Europe. Il forme avec ses îles comme une ligne d'avant-postes détachés de la côte orientale sur plus de 4 500 kilomètres, du (Kamtchatka) au parallèle de Hong-Kong. Le Japon comprend quatre grandes îles, dont la principale est celle de Hondo ou Nippon, qui renferme de Tokyo, la capitale actuelle, et le grand port de Yokohama; plusieurs centaines d'îlots secondaires groupés en archipels, des milliers d'îlettes impraticables qui paraissent ou disparaissent sous le coup de quelques convulsions souterraines et modifient l'aspect de la carte. Tel est le Japon proprement dit, qui s'est agrandi de l'île Formose, puis au vingtième siècle de la moitié sud de l'île Sakkaline et de toute la Corée, pour former l'Empire. (1) Il tend encore à s'étendre aujourd'hui vers la Mandchourie. Notre étude et nos observations ne regardent que le Japon proprement dit.

Le Japon est une terre de légendes et de rêves, séduisante et mystérieuse. Situé à l'orient de la Chine, il doit son nom au mot chinois *Nihon* ou *Nippon*, qui signifie origine du soleil, et que l'on traduit l'Empire du Soleil Le-

vant. Pour le japonais, la terre d'Yamato remonte par ses origines à la montagne d'Ama, ayant pour figure centrale la déesse Soleil. C'est la terre où resplendit sans fin toute lumière, le berceau du soleil. (2)

Il est le pays classique des tremblements de terre, au relief sans cesse tourmenté par les secousses sismiques, au sol déchiré par les éruptions volcaniques. On y compte trente-huit cratères ou volcans, dont dix-huit en activité. Dans un rayon de vingt milles kilomètres carrés, on enregistre un millier de secousses sismiques par an. A Tokyo, la terre tremble et gronde habituellement. Qui ne se rappelle le cataclysme effroyable du 1er septembre 1923, qui en douze secondes a fait un amas de ruines de Tokyo la capitale et de Yokohama le grand port de commerce. Il est de plus exposé à des courants atmosphériques contraires qui provoquent des orages, des tempêtes, des cyclones, parfois des raz de marée désastreux. Des villes entières ont été englouties par la mer. (3)

C'est aussi la terre des fleurs, aux teintes extraordinairement nuancées, tendres et délicates. Favorisée par de fortes chaleurs et par des pluies qui ressemblent à celles des tropiques, elle offre un heureux mélange de la flore tropicale. Les Japonais ont la passion des fleurs. Ils s'extasient devant leurs érables aux feuilles d'or rouge et leurs chrysanthèmes, devant leurs cerisiers dont la fleur "Sakura" toujours fraîche et belle, même au moment où elle se détache de l'arbre, est l'emblème du chevalier qui tombe en beauté. "Si l'on t'interroge sur l'esprit du Japon, écrit un de leurs poètes, montre le cerisier sauvage en fleurs, sous les premiers rayons du soleil." On ne cultive le cerisier que pour sa fleur, non pour son fruit. Sa floraison vraiment féerique est une fête nationale.

Cette terre japonaise, volcanique et fleurie, est animée par une race intelligente et vive, noble et cultivée, ambitieuse et conquérante, extrêmement curieuse et mobile, ou-

verte à tous les progrès de la civilisation matérielle de nos jours.

Ses origines sont à peine connues; et si l'on remonte aux premiers siècles de l'ère chrétienne, on entre aussitôt dans la période pré-historique : pas de langue écrite, pas de document, quelques pierres, quelques vestiges à peine. L'esprit païen, oriental et insulaire, s'est formé sur ses origines des légendes sacrées qui rappellent la mythologie de la révélation primitive.

De fait, les îles japonaises ont dû être occupées à l'origine par les Aïnos, sorte d'Esquimaux velus et race aborigène comme celle de nos sauvages d'Amérique. Refoulés depuis dans l'île du nord, dite Yeso, aujourd'hui Hokkaido, par des envahisseurs venus de l'Asie Mongole et de la Malaisie, ils se seraient en partie mélangés avec ces derniers. De la fusion des trois types mongol, malais, aïnos, est sortie une race homogène, unie, de petite taille, moins robuste que les Occidentaux, frugale mais énergique, apte aux beaux-arts et à la guerre, très différente de la race chinoise. Les Japonais sont dans le Japon proprement dit plus de soixante-cinq millions à vivre sur une terre de montagnes restreinte, rongée de golfes, bossuée de volcans et qui n'est cultivable que dans la proportion de douze à quinze pour cent; et la population s'accroît de près d'un million par année.

"Ce peuple dit Mgr Berlioz, l'ancien évêque fondateur du diocèse de Hakodaté, diocèse confié aujourd'hui aux Dominicains canadiens, ce peuple, si ardent à tout, si avide de s'instruire, si prompt à s'assimiler ce qu'il apprend, si singulier en toutes choses qu'on ne saurait guère le comparer qu'avec lui-même," (4) est doué de qualités naturelles remarquables, de vertus domestiques et nationales vraiment extraordinaires. Les Japonais sont fiers d'eux-mêmes et de tout ce qui les touche. Ils ont reçu de la Chine leur première civilisation, mais sans se laisser assimiler par elle;

au contraire, s'assimilant la littérature chinoise, il ont immédiatement réagi contre leurs maîtres et ils sont restés eux-mêmes; si bien que les premières guerres du Japon contre la Chine datent de l'époque où il reçut de celle-ci son alphabet et ses caractères d'écriture, sa première forme de pensée. Une grande générosité chevaleresque fait aussi le fond du caractère japonais. C'est une générosité naturelle avivée par les conditions du sol et cultivée par sa religion du sacrifice.

L'histoire ne commence qu'au sixième siècle; (5) et depuis les origines, au milieu des luttes des races primitives, puis sous les régimes successifs des tribus ou des castes et de la classe militaire, sous la féodalité qui s'élabore au douzième siècle, pendant la période des Shogoun de la renaissance et de la chevalerie jusqu'à la révolution de 1868, une figure domine tout l'ancien Japon, une figure religieuse, c'est l'Empereur. Chef de la dynastie du Soleil, il reçoit les honneurs de la Divinité et revendique l'adoration due aux fils des dieux. Ce n'est pas le régime théocratique, mais idolâtrique.

* * *

Le Japon est devenu aujourd'hui une grande nation moderne. Littéralement fermé au reste du monde pendant trois siècles, le peuple souffrait du régime féodal, de la lutte incessante des princes entre eux; et l'incident du Commodore Américain Perry venant demander au Japon son ouverture au commerce, ne fut que l'étincelle définitive; car tout était préparé. Effrayé, fasciné par le colosse occidental, le petit Nippon a voulu l'imiter; et il s'est mis à son école. Ce fut l'acte de haute sagesse de son Empereur Meiji le Grand, qui sut s'entourer d'hommes remarquablement intelligents. Au lieu d'inventer, le Japon a eu le génie de transplanter chez lui toutes les inventions du monde et de s'assimiler toutes les données scientifiques acquises. Les qualités supérieures de la race, ses institutions politiques extrêmement progressives et traditionnelles.

les tout à la fois, son activité scientifique, son expansion industrielle et économique, son progrès matériel, ses universités et ses écoles, ses relations avec le monde occidental ont opéré et opèrent dans les idées, les habitudes et la famille, dans la manière de vivre, dans sa vie publique, dans sa vie sociale, une transformation d'une rapidité merveilleuse. Qui aurait pu penser avant la guerre russo-japonaise qu'après vingt-cinq ans le Japon figurerait comme l'une des premières puissances du monde ?

Mais en se modernisant, il conserve son caractère, sa culture classique, son art et ses coutumes propres; et le génie japonais, avec son talent d'imitation, avec son originalité et sa puissance d'assimilation tout à la fois, évolue dans le sens de ses traditions. Le passé tient une grande place dans le présent de ce peuple; le culte des ancêtres est sa religion nationale. Au Japon on a constamment l'occasion de se rappeler le mot d'Auguste Comte: "Il y a plus de morts que de vivants; et ce sont les morts qui dirigent les vivants." Dans l'évolution des peuples de l'Occident, si rapprochés les uns les autres par leurs origines et leurs relations, malgré le fond commun de la civilisation gréco-romaine, et avec toutes les idées chrétiennes qu'ils puisent à la même source, chacun garde son caractère distinctif; l'on ne peut faire d'un français un allemand ou un anglais, ni un allemand d'un italien. Le japonais ne deviendra jamais à plus forte raison un occidental. Mais son caractère propre ne saurait être réfractaire à la révélation divine des mystères du Christ.

Il peut, il doit devenir le disciple du Sauveur; car "il n'y a ni grec ni juif, ni barbare ni esclave ou homme libre, mais le Christ est tout en tous." (Col. III).

* * *

L'histoire de l'évangélisation du Japon date de l'arrivée de S. François-Xavier en ce pays, l'an 1549, en la fête de l'Assomption de la B. V. Marie. Quelques historiens et

les Annales de la Propagation de la Foi de Lyon signalent cependant des Frères Prêcheurs venus plus tôt, en 1530, sans doute des Indes où leurs missions étaient déjà très florissantes, qui y portèrent les lumières de la foi; et l'un d'eux y trouva le martyr dans les îles Riu-Kiu. (6) Mais la pénétration et l'expansion de l'Évangile commence avec le grand Apôtre des Indes. Son action apostolique fut vraiment prodigieuse, disons plutôt miraculeuse. "Lorsque le 20 novembre 1551, après un séjour de 27 mois, il s'arrachait pour faire voile vers la Chine, à ces chrétientés naissantes qu'il appelait les "délices de son âme," il avait régénéré dans le baptême plusieurs milliers d'infidèles, gagné à sa cause le cœur de plusieurs princes, confondu l'idolâtrie dans l'orgueil de ses prêtres; enfin, et pour tout dire d'un mot, planté victorieusement au milieu d'un peuple nouveau l'étendard de Jésus-Christ". (7) En 1590 l'Église du Japon comptait déjà plus de 30 000 fidèles; et cet empire allait bientôt devenir une nation chrétienne, lorsque s'ouvrit la période sanglante; car aux débuts de l'Église, partout où le Christ a planté sa croix, au Calvaire, à Rome, au Canada, en Extrême Orient, dans l'Empire du Soleil Levant, le martyr commence par régénérer et sanctifier la terre: *Sanguis martyrum semen Christianorum.*

L'histoire religieuse ne connaît pas de persécution plus implacable que celle qui s'est acharnée à l'anéantissement du règne de Jésus au Japon, ni de tourments plus cruels et plus horribles, ni de courage plus sublime. Les catholiques japonais ont plus souffert pour leur foi que les chrétiens du temps de Néron. Une fois par an, tout japonais devait fouler aux pieds une croix placée sur le sol ou quelque image de la Vierge et des Saints. Cette abominable profanation appelée *Ye-Fumi* devait infailliblement, dans l'esprit de ceux qui l'avait inventée, faire découvrir les chrétiens survivants ou les obliger à apostasier. Le sacerdoce s'éteignit dans le sang du dernier missionnaire et la sainte messe cessa d'être célébrée avec le der-

nier prêtre mourant.

La jeune et héroïque église martyre, crucifiée et ensevelie au tombeau, est demeurée pendant plus de deux siècles sous les scellés d'une loi d'exclusion rigide et infrangible et sous la garde même de ses bourreaux infiniment plus cruels que ceux de l'Empire Romain.

Les Franciscains et les Augustins avaient suivi de quelques années au Japon les premiers missionnaires jésuites; les Dominicains y étaient revenus. Tous ont fécondé, en la sanctifiant, cette terre héroïque des martyrs. Elle a été leur patrie; ils l'ont acquise de leur sang, ils ont adopté ses enfants pour leur peuple et ils peuvent dire de lui justement: *populus acquisitionis*.

Missionnaires, tertiaires de Saint-Dominique et de Saint-François, confrères du Rosaire, les milliers de fidèles sanctifiés par leur apostolat en sont devenus les patrons célestes et les modèles. Lorsque les Prêtres des Missions-Etrangères tentèrent au milieu du siècle dernier de pénétrer au Japon, sûrs d'y trouver la mort, l'entrée leur en fut interdite. Ils s'épuisèrent d'abord dans des efforts patients, pénibles, apparemment infructueux, lorsque tout à coup l'Empereur ouvrit son pays au commerce étranger et les missionnaires entrèrent à la suite des marchands.

C'est alors que se manifesta le fait merveilleux, unique dans l'histoire de l'Eglise, la découverte des chrétiens. On l'appelle le miracle japonais. (8)

Le récit de cette rencontre a été rappelé souvent. Il vous est connu, Excellentissimes Seigneurs et Messieurs. Il suffit de le rappeler pour évoquer aussitôt un sentiment unanime d'admiration émue envers la chrétienté héroïquement fidèle et pour élever nos âmes jusqu'à l'Esprit Saint auteur véritable de cette fidélité.

M. Petit-Jean, débarqué au Japon comme chapelain

des résidents étrangers, venait d'inaugurer son église de Nagasaki. Un mois après, le 17 mars 1865, une quinzaine de personnes se présentent pour visiter le sanctuaire. Le missionnaire les conduit jusqu'en face de l'autel, et voici qu'une femme s'approche de lui et lui dit à voix basse, comme si elle eût craint que les murs n'entendissent ses paroles: "Notre cœur à nous tous ici présents est le même que le vôtre". Puis aussitôt elle interroge: "*Santa Maria nogozowa doko?* où est l'image de Sainte Marie?" On devine sans peine l'émotion du missionnaire. A ce mot béni de Santa Maria, la pensée lui vient sur le champ qu'il est en présence des descendants des chrétientés anciennes recherchées en vain jusque-là. Devant l'autel de la Vierge où il les conduit, tous s'agenouillent; et dans le dialogue qui se continue, au milieu des exclamations de joie: *Deus Sama, Jesus Sama, Yoki Sancta Maria Sama*: Son Excellence la bonne Sainte Marie, presque tous les mystères de la rédemption sont évoqués. On les célèbre encore; et un baptiseur administre le baptême. Mais les chrétiens japonais veulent avoir l'assurance que le nouveau missionnaire est vraiment le successeur de leurs anciens pères. Aux pieds de la Vierge ils l'ont reconnu; ils ont le même cœur, la même Mère. Ils demandent deux autres signes: "Obéissez-vous au Pape de Rome? — Oui j'obéis au pape de Rome." — "Avez-vous des enfants?" — "Des enfants! mais vous êtes nos enfants. Vous savez que nous gardons le célibat." A ces mots, les chrétiens inclinent le front jusqu'à terre et dans une indicible émotion, ils s'écrient: "Ils sont vierges! merci, merci, mon Dieu!"

Le culte de Marie, l'obéissance au pape de Rome, l'attachement au célibat ecclésiastique leur ont valu une grâce de fidélité qui demeure unique dans l'histoire de l'Eglise.

On ne redira jamais assez haut le courage surnaturel de ces générations de quelques milliers de chrétiens qui ont gardé leur foi, alors que Dieu les avait privés de tout se-

cours sacerdotal et de toute grâce sacramentelle, hormis celle du baptême. Après deux siècles et demi, je ne dis pas de vie et de prière aux catacombes, mais d'ensevelissement et de prière au tombeau, la petite Eglise martyre, *ligata pedes et manus institis*, (Jean, XI, 44) se levait, témoignant de sa vie et de son héroïque fidélité à l'unité catholique par ces paroles d'une simplicité sublime: "Notre cœur à nous tous ici présents est le même que le vôtre." Ce sont les "réchappés de la maison de Jacob," dirait Isaïe (X, 20, 21), le "petit reste d'Israël", les fils fidèles du vrai Dieu, et non des dieux, les représentants de leur peuple. "Comme le térébinthe et le chêne, quand ils sont abattus, conservent leur souche, le tronc d'Israël, de l'Eglise japonaise, devient une semence sainte" (VI, 13).

Vous pouvez croire à l'émotion profonde et inexprimable que j'éprouvai, lorsqu'en mai 1930, dans l'église des vingt-six martyrs, je m'agenouillai devant l'autel, à l'endroit même de la scène révélatrice que je viens de rappeler. J'y célébrai la sainte messe en face de la statue de Santa Maria Sama; et sous le regard de la Vierge, Etoile du Matin et Reine du Japon, j'étais heureux de sentir, un peu, que mon cœur à moi aussi présent, était le même que celui de nos admirables missionnaires et de leurs cent mille fidèles. Ma prière portée par la voix de ces héroïques chrétientés et par les mérites du sang de deux millions de martyrs, unie à leurs supplications incessantes était l'offrande divine que le Sauveur élève vers son Père pour la conversion de ce peuple et pour le salut de l'Empire.

L'Historien de la "Religion de Jésus ressuscitée au Japon", Mgr Marnas, a bien décrit ces faits admirables, depuis la longue "veillée des armes" des missionnaires dans les îles Riu-Kiu. La Société des Missions Etrangères, aidée des Congrégations des Frères Marianistes, des Dames de Saint-Maur, des Sœurs de Saint-Paul de Chartres et des Dames du Sacré-Cœur a été la première ouvrière de

résurrection religieuse, et elle y a écrit une page incomparable de l'histoire de l'Eglise.

D'autres ouvriers sont venus dans la suite se joindre à eux: les Dominicains espagnols, les Franciscains allemands, les Franciscains canadiens, les Pères du Verbe Divin, les Jésuites allemands, les Dominicains canadiens, les Salésiens italiens, les Trappistes et les Trappistines, les Dominicaines des Iles Philippines, les Dominicaines de Nancy, les Franciscaines Missionnaires de Marie, les Sœurs de l'Enfant Jésus de Chauffailles, les Sœurs de la Charité de Nevers, les Sœurs du St-Sacrement, les Franciscaines de St-Georges, les Sœurs Servantes du St-Esprit, les Sœurs espagnoles de la Miséricorde, les Sœurs de Notre-Dame de Namur, les Filles de Marie Auxiliatrice, les Sœurs Missionnaires de l'Immaculée Conception de Montréal, auxquelles s'ajoutent deux communautés de religieuses indigènes: les Sœurs de la Visitation du Japon et les Filles du Divin-Cœur. (9)

Au milieu d'une population totale de 65 786 273 vivent 92 161 catholiques.

La hiérarchie est établie au Japon, depuis 1891. Il y a actuellement douze divisions ecclésiastiques, dont un archidiocèse, quatre diocèses, deux vicariats, quatre préfectures et une mission indépendante.

La délégation Apostolique, instituée en 1919, a exercé une grande influence et l'œuvre missionnaire a bénéficié des honneurs que le Représentant du St-Siège a reçus à la cour de l'Empereur et de la considération que lui portent ceux avec qui il entre en relation.

Je voudrais indiquer maintenant les difficultés de l'apostolat missionnaire, ses progrès réels et ses espérances, quelques-unes de ses œuvres, et la position stratégique privilégiée que l'Empire japonais occupe en Extrême-Orient pour la propagation de la Foi.

Saint Léon le Grand compare à l'Océan la Rome païenne, au moment où Pierre entrait dans la capitale de l'Empire: *Ad hanc ergo Urbem, tu beatissime Apostole Petre, venire non metuis. Silvam istam frementium bestiarum, et turbulentissimae profunditatis oceanum, constantior quam supra mare gradereris, ingrederis.* (10)

L'Empire du Japon est aussi un océan païen. L'évangélisation y est une œuvre difficile et lente. En présence d'erreurs et de traditions séculaires, en face d'un matérialisme sans âme et d'une véritable indifférence, le zèle du missionnaire semble impuissant. Il a, comme dit Notre Saint-Père Pie XI, la sensation que sa vie et ses œuvres sont littéralement une goutte d'eau *in mari vasto*.

Dans un musée moderne de Tokyo, un peintre japonais exposait, il y a quelques années, un tableau remarquable. La peinture n'était pas un chef-d'œuvre, mais le sujet très suggestif. Au centre, en pleine lumière et debout, se tenait un enfant; et chacun lui faisait signe de le suivre. La figure de l'enfant exprimait l'étonnement, le trouble, une évidente complexité; il ne savait que faire, quelle direction prendre. L'enfant représentait le Japon; et les quatre hommes étaient un prêtre Shinto, Confucius, Guatama Buddha, et Jésus-Christ Notre Seigneur. Le visiteur indifférent pouvait jeter sur cette peinture un regard rapide et passer. Pour l'homme attentif au mouvement du Japon moderne, le tableau était singulièrement instructif.

Une des notes caractéristiques de la pensée et de la vie religieuse au Japon, c'est la confusion et le trouble. Quatre grandes religions, le Shintoïsme, le Confucianisme, le Bouddhisme et le Christianisme s'y rencontrent sans mentionner les autres courants d'idées qui affluent de toutes les parties du monde depuis les soixante dernières années.

Rien d'étonnant si la jeunesse en particulier ressemble à cet enfant dans la peinture. Inquiète et curieuse, elle regarde, elle écoute, ne sachant quelle direction suivre.

D'un côté, il y a les voix du passé, l'appel des ancêtres, toutes les sympathies spirituelles de la race que nous appelons aujourd'hui la mentalité d'un peuple; un attrait instinctif les y incline. D'un autre côté, les jeunes entendent des voix nouvelles, les voix plus séduisantes du présent, les appels de l'avenir, les sollicitations du progrès moderne, de la civilisation et de la vie occidentales. Et à travers tout cela, le Christ apparaît sous la figure d'un étranger, avec un visage occidental, comme le dieu de l'Europe et de l'Amérique.

Le problème est complexe, difficile à fixer, plus difficile aussi évidemment à résoudre.

L'Histoire du Japon est celle de ses trois religions.

Le *Shintoïsme* est la religion traditionnelle et nationale des ancêtres. L'esprit japonais, oriental et insulaire, s'est formé sur ses origines les conceptions qui se rencontrent ordinairement dans les théogonies païennes; et ses légendes sacrées enfantines et grossières, rappellent la mythologie grecque et le culte du soleil. Le Japon est la terre privilégiée des dieux, formée et habitée par les dieux. Le japonais est fils des dieux. La famille Impériale descend en ligne directe de la déesse Amaterasu. C'est une généalogie mythique qui prend naissance parmi les dieux, puis descend aux demi-dieux, et enfin s'achève à un homme de chair et d'os comme les autres, mais dieu lui-même. Certains philosophes pourraient voir dans ces croyances leur doctrine de l'animisme ou de la nature déifiée, ou celle du panthéisme; d'autres comme les anciens philosophes de la Grèce, y auraient peut-être reconnu leur théorie de l'émanation. Tout le culte shintoïste se concentrera dans l'attachement à la loi ancestrale incarnée dans la personne de l'Empereur, dans la dévotion à la famille, à la race, à la terre des ancêtres dont les rives divines et sacrées ne furent jamais foulées par les conquérants étrangers.

Le *Confucianisme* importé de la Chine est une sorte de

philosophie agnostique pénétrée par un vague sentiment religieux oriental et un culte mystique pour la nature déifiée, mais avant tout un système de morale laïque et athée, acéphale. Il s'épanouit dans la doctrine du Bushido, le code d'honneur de la chevalerie japonaise.

Le *Bouddhisme* vient de l'Inde et de la Chine. Il est donc aussi une religion étrangère au Japon. Sa métaphysique panthéiste et mystique absorbe toute personnalité dans l'anéantissement du Grand Tout et divinise l'Univers Eternel. Son pessimisme s'adoucit dans le sourire japonais. Son vague subjectif permet la spéculation et les croyances les plus opposées, et il s'exprime en une infinité de sectes.

L'histoire du Japon, ai-je dit, est celle de ses trois religions, une histoire sainte. Elles ont connu au cours des siècles des vicissitudes et des luttes; mais elles se sont unies, pour former l'âme japonaise, et s'y adapter tout à la fois; car les deux étrangères sont entrées au Japon au moment même où il sortait de l'âge primitif de l'enfance. Elles l'ont marqué d'une empreinte que certains regardent comme indélébile. Sous leur influence le Japon ancien a atteint dans les arts, dans la littérature et dans les mœurs un éclat remarquable. Elles inspirent aussi ses traditions, ses pratiques cultuelles, ses nombreuses superstitions. Le Bouddhisme lui a donné en particulier son vêtement extérieur, ses spéculations de l'esprit, ses temples magnifiques, la pompe de ses cultes, l'amour des beaux-arts. D'ordinaire on présente les enfants un mois après la naissance au prêtre Shintoïste et l'on se fait enterrer par le prêtre bouddhiste.

A genoux devant leur kamis et leur dieux bouddhistes, les vieux japonais, ceux qui n'ont pas été atteints par l'école et les idées modernes, s'en détachent difficilement. Un très petit nombre se convertissent. Pour eux, devenir chrétiens, c'est cesser d'être japonais. Or plutôt la mort que

ce déshonneur. Ils sont la masse. Le grand public demeure toujours assez indifférent à l'égard de la religion chrétienne; et les discussions mêmes qui ont rempli les journaux au sujet du projet d'ambassade auprès du Vatican n'ont pas suffi pour lui faire prendre conscience de l'existence du catholicisme; elles ont pu favoriser les sympathies des gens informés, si bien que toute hostilité à ce projet est, dit-on, à peu près tombée. Mais dans la masse du peuple, il n'y a rien de changé au point de vue des difficultés de l'apostolat. (11)

L'attitude des Japonais modernes est différente, plus complexe. Ils sont généralement instruits, et quelques-uns fort instruits. C'est de ce côté que peut s'orienter plus facilement l'effort missionnaire. Mais l'obstacle pour eux, c'est le tumulte des affaires, les préoccupations de la vie qui empêchent de penser aux choses de l'au-delà. C'est surtout le matérialisme, le matérialisme venu en grande partie d'Occident, avec son progrès moderne, son machinisme et son industrie, avec toute son incrédulité aussi. Voilà le danger du Japon moderne. C'est en particulier le danger de l'étudiant païen qui vient en Europe et en Amérique et qui s'assimile seulement l'élément matériel de la culture occidentale. Ce qui constitue le trésor de l'Occident, la révélation chrétienne et ses traditions catholiques puisées au sein de l'Eglise ou dans ses écoles, le Japon ne l'a pas encore reçu, ou celui-ci a refusé de le lui donner.

C'est le péché mortel de l'Occident. Si nous cherchons les raisons humaines du succès immense de la prédication de S. François-Xavier et de ses successeurs au Japon pendant le seizième siècle, nous y voyons la richesse des marchands portugais et la puissance de la civilisation européenne au service de la propagation de la Foi. Aujourd'hui, il n'en est pas ainsi. Si le Japonais instruit ne croit plus à sa religion du Shintoïsme ou du Bouddhisme, l'irréligion des peuples occidentaux, bien que chrétiens

de nom et de traditions, ne saurait accréditer à ses yeux la prédication de l'évangile. Le christianisme apparaît à plusieurs comme une forme de civilisation déjà ancienne, dépassée, aussi bien que le shintoïsme et le bouddhisme, par la civilisation moderne.

Les Universités d'Europe et d'Amérique ont enseigné aux étudiants japonais le subjectivisme et l'évolutionisme. Les auteurs à la mode au Japon sont Kant, Shopenhauer, Hegel, Stuart Mill, Darwin, Bergson, etc. La bonne philosophie de l'être, la nôtre, y est représentée dans les librairies, en face de la philosophie bouddhiste du néant, par un tout petit traité d'Aristote, l'*Ethique*, et par la *République* de Platon. C'est vraiment peu.

Le Japonais a de plus sur les nations chrétiennes le grand désavantage de sa mentalité shintoïste et bouddhiste, qui, essentiellement panthéiste, garde en son âme toute la puissance d'un sentiment instinctif; le désavantage aussi de son vague mysticisme oriental, incapable de concevoir facilement un ensemble logique et objectif de dogmes révélés et définis. Si l'âme japonaise est naturellement humaine et chrétienne, l'esprit japonais est naturellement panthéiste, incliné aux idées matérialistes. D'après le système bouddhiste, tous les êtres ne sont au fond qu'une seule et même réalité dont nous n'apercevons que les différentes figures, puisqu'il n'y a qu'un tourbillon d'êtres successifs sous la loi de la causalité. C'est bien aussi la loi de l'évolution; et il n'y a pas tant de différence entre le néant et la vague nébuleuse primitive.

On remarque aussi chez les esprits cultivés une sorte de sublimé religieux, qui est le Synchrétisme de nos congrès de religions, un culte de l'humanité qui s'exprimait primitivement à sa manière dans le code d'honneur confucien de *Bushido*; ou encore chez ceux qui ont grandi dans les écoles ou sous l'influence des idées protestantes, un vague néo-christianisme national et japonais.

C'est ainsi que le Japonais instruit de nos jours ne croit guère à ses traditions religieuses. L'Etat s'est séparé du Bouddhisme. L'Ecole est neutre. On se détache des deux religions étrangères. Les dieux s'en vont avec leurs légendes.

Mais le culte des ancêtres, la mystique de la race, le culte du Japon symbolisé dans l'Empereur, garde avec certains rites officiels, toute la force de son sentiment traditionnel. C'est encore le culte de l'Etat, la Statolâtrie; et l'une des grandes difficultés en présence desquelles se trouvent les catholiques japonais vient de certaines cérémonies shintoïstes auxquelles les enfants des écoles et les employés doivent prendre part.

Cependant un travail d'éclaircissement, un effort sincère de compréhension semble s'accomplir. La séparation officielle de l'Etat et de ses religions païennes n'a-t-elle pas déjà établi une distinction de principe entre l'idée religieuse et l'idée nationale? Le Japonais est réaliste. Il tient moins aux idées qu'à l'indépendance de son île, à son caractère, à tout ce qui peut grandir sa famille, sa race et son pays. Il a recueilli les religions de l'Inde et de la Chine. La Mongolie et la Malaisie, puis la Grèce avec l'Inde et la Chine, puis l'Europe au seizième siècle, puis l'Occident de nos jours lui ont apporté et lui apportent leurs courants de pensées et leurs cultures. Il reçoit tout, il interprète tout, il assimile tout, et il reste lui-même en se cultivant. Entre les mythologies grecques et japonaises, dans le tempérament artistique de ces deux peuples, dans la délicatesse de leur sens visuel, il y a des analogies remarquables; et l'étude de la Rome païenne, avec son culte des dieux de l'Empire aux premiers siècles du christianisme, aiderait beaucoup à mieux comprendre le Japon moderne. Il y a des masses de Japonais qui accepteraient la vérité révélée parce qu'elle vient comme le complément du vrai, du bien et du beau. Le jour où ils comprendront que le Christianisme ne vient pas détruire le patrimoine des

ancêtres, les traditions morales dont ils sont légitimement fiers, le jour où ils connaîtront que l'Eglise universelle du Christ n'a de figure étrangère dans aucun pays, mais qu'elle est et doit être partout indigène, le jour où ils comprendront enfin que l'on peut être chrétien sans cesser d'être japonais, ce jour-là l'évangélisation du Japon aura fait un grand pas. La vérité révélée pénétrera de sa lumière le sentiment si noble de la patrie; et au-dessus des nations et des peuples, comme le soleil qui éclaire tout homme venant en ce monde, apparaîtra dans sa clarté, la douce figure du Christ Sauveur. (12)

On remarque encore que sa culture avancée développe chez le Japonais la personnalité, l'indépendance de l'esprit, les exigences de la raison. L'apostolat prend ainsi comme chez les peuples cultivés de l'Europe, une forme individuelle. Le travail d'approche puis la catholicisation sont une œuvre difficile et lente. C'est une véritable "pêche à la ligne," comme on dit, *in mari vesto*.

Emile-Alphonse LANGLAIS, O. P.

(La fin prochainement)

(1) Voir *Apostolat Missionnaire de la France*. IIIe Série p. 119: Conférence de la Mère Supérieure Générale des Dames de Saint-Maur: La femme japonaise et l'éducation chrétienne.

(2) *Les Idéaux de l'Orient. Le Réveil du Japon*, par Okakura Kakuzo. Paris, Payot 1917; pp. 36, 40.

(3) Larousse. *Le Japon illustré*, par Félicien Challaye, p. 3.

(4) Lettre de Mgr Berlioz. Voir *La Religion de Jésus ressuscitée au Japon*, par Mgr Francisque Marnas. Delhomme et Briguet. Editeurs. Paris. Vol. I. XVII.

(5) "Dans ses grandes lignes, l'histoire du Japon ne diffère pas de celle des peuples de l'Occident." Marquis de la Mazelière. Larousse, *Le Japon illustré*. id. p. 95 suiv.

(6) Voir l'Année Dominicaine — Bulletin Mensuel du Tiers-Ordre de Saint-Dominique, VIIIe Année, 1867, pag. 188; (Paris, Poussiègue). L'Année Dominicaine ou Vie des Saints de l'Ordre des Frères-Prêcheurs (Lyon, 11 Jevain, 1893, Juin, pag. 2).

"Quels furent les premiers apôtres du Japon? On ne le sait pas". Peut-être y eut-il des chrétiens... "Ce qu'il y a de certain, c'est qu'au XVIe siècle il ne restait rien de tout cela ou du moins fort peu de choses."

“Les Jésuites trouvèrent dans une région japonaise qu'ils n'avaient point encore visitée toute une petite société qui détestait les bonzes et adorait la Trinité chrétienne. On y vit même un chapelet et du bois de la vraie Croix, avec l'inscription: *“lignum Crucis.”* Voir le P. Charlevoix, t. II. p. 155 (Note de L'Année Dominicaine, id.)

“Les miracles et les prédications étonnantes de S. François-Xavier et de ses compagnons sont connus de tous; mais ce qu'on ne sait pas généralement aussi bien, c'est qu'il y avait été précédé par tous les Dominicains, et que, dès 1530, c'est-à-dire près de vingt ans avant l'arrivée de S. François-Xavier, un Dominicain lui avait préparé les voies en sanctifiant par son martyre cette terre étrangère”. Voir plus bas, Lettre du P. Leturdu.

Voir Annales de la Propagation de la Foi, Lyon, 1846, pp. 380, 381, Tome XVIII, Mission des îles Liou-Kiou, Lettre de Mgr Fourcade, Missionnaire apostolique du Liou-Kiou, à M. Libois, procureur des Missions-Etrangères à Macao.

“La foi a-t-elle été prêchée à Lu-Chu?... Si nous consultons le P. Charlevoix, cet auteur ne dit pas, il est vrai, un seul mot de Lu-Chu dans son histoire; mais s'il m'en souvient bien, il avoue lui-même quelque part qu'il a omis beaucoup de choses dignes d'intérêt. “Parce que,” dit-il, “grand nombre de lettres et de pièces importantes perdues dans des naufrages ne sont jamais parvenues en Europe.” Du reste, il parle de l'établissement de la foi dans plusieurs îles au sud de Ximo, appelé généralement aujourd'hui Kiu-Shiu: or presque toutes les îles situées au sud de Ximo sont dépendantes de Lu-Chu. Enfin il est bon de noter que le P. Charlevoix ne distinguait pas Lu-Chu du Japon, puisqu'on remarque au commencement de son histoire les données géographiques suivantes: au nord des Philippines et de l'île Formose, on trouve un nombre presque infini d'îles de toutes grandeurs; c'est un archipel qui forme l'Empire du Japon.”

Voir Annales de la Propagation de la Foi, Lyon, 1849 pp. 254, 255, Tome XXI, Lettre de M. Leturdu, missionnaire apostolique de la Société des Missions-Etrangères, à MM. les membres des Conseils Supérieurs de Lyon et Paris, Hong-Kong, 27 janvier 1849.

“Un mot maintenant sur l'introduction du christianisme dans cette île. On se rappelle que sous le règne de Chang-Thing, les navires de Liou-Kiou allaient à Formose, en Corée, au Tong-King, aux royaumes de Bungo et de Sazuma; ils passèrent même jusqu'à la presqu'île Malaise. C'était précisément le temps où les Portugais faisaient un commerce si considérable avec le Japon, où surtout S. François-Xavier et, après lui, des colonies de missionnaires portaient à cet empire la bonne nouvelle, établissant ces chrétientés si célèbres qui rappelèrent par leur ferveur celle des premiers siècles, allaient même jusqu'à convertir des rois entre lesquels figure si noblement celui de Bungo.

Qui croira après cela que l'île de Oukigna (actuellement Okinawa) ait été étrangère à la prédication de l'Évangile? Que ses marchands n'aient pas connu au Bungo la religion qui y brillait d'un si grand éclat? Que plus tard des missionnaires n'aient pas été l'annoncer au reste des habitants? Ne sait-on pas qu'en 1530, un Père Dominicain passa par Liou-Kiou pour aller au Japon, qu'il fut reconnu et noyé? Aujourd'hui, la croix qui reste gravée sur le port où abordaient les étrangers, atteste que la foi n'était pas inconnue dans cette île. J'ai remarqué plusieurs autres petites croix à l'entrée de Choui,

sur des pierres de taille qui pavent maintenant le chemin. Ainsi que Mgr Forcade le rapporte dans son Mémoire, les Mandarins y connaissent le nom du Sauveur, et appellent le catholicisme religion de Jésus, nom sous lequel il était désigné au Japon. Mais hélas, à quelque état qu'ait été autrefois le Christianisme dans ce pays, les despotes qui l'ont détruit dans les autres parties de l'Empire, n'ont pas moins réussi à Liou-Kiou.

Voir Mgr Marnas. La Religion de Jésus ressuscitée au Japon. Vol. I. p. 118,156,174,178.

(7) Mgr Marnas. La Religion de Jésus ressuscitée au Japon id. I, 15.

(8) Mgr Marnas. La Religion de Jésus ressuscitée au Japon id. I. p. 487.

(9) L'Année Missionnaire 1931 ; Paris, Desclée, pp. 152 suiv.

(10) Sermon. 1^o de SS. Petro et Paulo. Lect. VIa Festi Cathedrae S. Petri Romae, in Breviario O. P., die 18a Januarii.

(11) Les Missions Catholiques, Lyon, 16 février 1930: L'oeuvre de la grâce au Japon. — L'Année Missionnaire 1931 ; Paris, Desclée.

(12) Les Idéaux de l'Orient. Le Réveil du Japon, par Okakura Kakuzo. pp. 184, 197, passim.

Voyage du Jeune Stanislas au Japon. Vol. I — passim. (Chez l'auteur, 38 rue de Campo Formio à Paris, (13e).

De quel esprit nous sommes!

Tout le monde connaît, mais beaucoup oublie pratiquement, cet épisode de l'Évangile où se trouve défini l'esprit de Jésus-Christ, esprit de mansuétude et non de colère et de vengeance: "Jésus envoya devant lui des messagers qui se mirent en route, et entrèrent dans un bourg des Samaritains pour préparer sa réception; mais les habitants refusèrent de le recevoir, parce qu'il se dirigeait vers Jérusalem. Ce que voyant, ses disciples Jacques et Jean dirent: Seigneur, voulez-vous que nous commandions que le feu descende du ciel et les consume? Jésus, s'étant retourné, les reprit, en disant: Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes! Le Fils de l'homme est venu non pour perdre des vies d'hommes, mais pour les sauver." ¹ La leçon est claire, autant que les circonstances qui la motivent. Les Samaritains refusèrent l'hospitalité qui, en Orient, s'accorde normalement à quiconque la demande, fût-il inconnu ou étranger. Le motif de cette incorrection grave est que Jésus et ses disciples vont à Jérusalem, la Ville Sainte des Juifs qu'un schisme religieux greffé sur une rivalité nationale sépare des Samaritains. Les vexations de ce genre contre la religion rivale étaient fréquentes de la part de ces hérétiques adorant Dieu sur le Garizim. Devant cette manifestation d'hostilité la première réaction de Jacques et Jean, les fils du tonnerre, est d'appeler la vengeance du ciel pour détruire village et habitants. Ainsi eût-on fait dans l'ancienne Loi. ² Mais le divin Maître, doux et humble de cœur, de reprendre ses disciples: "Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes!"

(1) Lc, IX, 52 - 55.

(2) II Reg. I, 9 - 14.

et il précise: "Le Fils de l'homme est venu non pour perdre des vies d'hommes, mais pour les sauver." (3)

Voilà qui porte loin. Rien de plus légitime, semblait-il, que l'animosité contre les ennemis ! Mais ce ne sont pas là les sentiments de vrais disciples du Christ. Il faut au contraire bénir ceux qui nous maudissent, prier pour ceux qui nous font du mal, faire du bien à ceux qui nous qui nous haïssent; on pourrait dire, surtout à ceux-là.³ "Si vous aimez ceux qui vous aiment, quel gré vous en saura-t-on ? Les pécheurs aussi aiment ceux qui les aiment. Et si vous faites du bien à ceux qui vous font du bien, quel gré vous en saura-t-on ? Les pécheurs aussi en font autant... Pour vous, aimez vos ennemis, faites du bien et prêtez sans rien espérer en retour; et votre récompense sera grande, et vous serez les fils du Très-Haut, qui est bon aux ingrats et aux méchants. Soyez donc miséricordieux."⁴ Tel est l'esprit de Jésus et celui dont doivent s'inspirer ceux qui se réclament de Lui ! C'est un esprit de charité universelle, qui veut le bien de tous sans exclure personne, qui pardonne et fait miséricorde sans chercher aucun avantage en retour, sans aucune recherche de satisfaction égoïste. Le motif est double. D'une part, puisque telle est la nature de l'amour de Dieu pour tous les hommes, il sied que des enfants ressemble à leur Père. Si le Père céleste est bon, indulgent, compatissant, le cœur de ses enfants doit être animé des mêmes sentiments de tendresse et de mansuétude. D'autre part, le Christ est venu sur terre pour sauver le monde, non par la contrainte et la violence, mais par l'amour et le pardon. Ce n'est pas, en effet, par la force et la colère que l'on convertit les âmes, mais par la bonté et le don généreux. Les disciples, quels qu'ils soient, doivent continuer cette œuvre de salut; ils doivent donc s'y employer dans les mêmes dispositions de douceur et d'humilité de cœur; non point combattre et

(3) Lc. VI, 28.

(4) Ibid. VI, 32 - 36.

repousser, mais attirer les âmes par la manifestation d'un amour véritable, fruit de la doctrine qu'ils prêchent et représentent. Comme le Fils Bien-Aimé, les chrétiens sont eux aussi envoyés, non pour juger le monde, mais pour que le monde soit sauvé par eux.⁵ En ces paroles se trouvent indiqués fortement et le but de notre vie sur terre et les moyens de l'atteindre. Nous disons : le but de notre vie surnaturelle, c'est que ce service de Dieu et du prochain doit passer, chez une âme fervente, avant le souci de sa perfection personnelle dont Dieu prend soin. Dans la mesure où nous servons les intérêts de Dieu, Dieu s'occupe des nôtres. En ce sens le Père Éternel disait à Ste Catherine de Sienne : "Ma fille, pense à moi et je penserai à toi;" et le Cardinal Mercier ne craignait pas d'affirmer : "Sauver son âme, c'est bien, mais là ne s'arrête pas votre devoir. On vous a peut-être trop prêché que vous êtes au monde uniquement pour vous sauver et pour mériter par une conduite personnelle irréprochable le bonheur du Paradis. Cela n'est pas vrai. Vous êtes au monde pour rendre gloire à votre Créateur, pour collaborer à l'extension et à l'intensification de sa royauté sur les âmes... Vos intérêts à vous, temporels et même spirituels, la rémission de vos péchés, votre préservation sont choses secondaires."⁶

Si tel est le sens et l'esprit du christianisme, il importe souverainement d'en être pénétré. En vérité nous avons souvent le "zèle amer" et nous oublions les leçons du Christ, "l'ami des pécheurs," de celui qui recommandait de ne pas briser le roseau froissé, ni d'éteindre la mèche qui fume encore.

*
* *

(5) Joa. III, 17; XII, 47.

(6) Ste Thérèse de Lisieux dit de même : "Notre but d'amour ne doit pas être de travailler pour une couronne au ciel, ou pour gagner des mérites, ou encore pour acquérir des vertus; notre but est de faire plaisir à Jésus en lui sauvant des âmes, lutter sans cesse afin d'engendrer des élus; si nous nous occupons des désirs de Dieu, Dieu s'occupera des nôtres."

On invoquera sans doute les sévérités que l'Eglise a manifestées au cours des siècles contre les hérétiques et ennemis de la foi ! Non seulement il ne faut pas les nier mais elles sont aisément justifiables, car nécessaires. Comme une mère, l'Eglise se doit de défendre ses enfants contre les périls qui les menacent; gardienne de la Vérité qui fait vivre et de la vertu de ses membres, elle a mission de les protéger contre les contagions perverses. Si des pécheurs et des athées de bonne foi ne peuvent pas se rendre compte du danger de leurs doctrines et de leurs erreurs, les chrétiens savent bien que, vivants dans un monde mauvais et corrompueur, ils doivent se garder — avec "la prudence du serpent" — des tentations que tout leur suggère. Ce devoir de préservation qui s'impose à un chacun, l'Eglise l'exerce pour tous avec sa prévoyance et sollicitude maternelle. Mais c'est d'elle-même qu'il faut apprendre l'esprit de cette lutte nécessaire. N'oublions pas que dans son hostilité contre le mal, dans ses anathèmes, l'Eglise ne fait que défendre ses enfants contre ses autres enfants, les meilleurs et surtout les plus faibles contre des fils indociles, rebelles, révoltés, mais qu'elle désire voir rentrer dans son sein et qui y rentreront lorsqu'ils auront compris le but de cette mission protectrice. La séparation inexorable que l'Eglise souligne avec tant de force entre le bien et le mal, la vérité et l'erreur, est un service qu'elle rend aux égarés eux-mêmes pour les éclairer — lorsque leur cœur voudra recevoir cette lumière — sur la nature de leur doctrine, la perversion de leurs erreurs. Le pire en effet, qui puisse leur arriver, c'est qu'ils aboutissent, faute de ce jugement autorisé, à appeler bien ce qui est mal et mal ce qui est bien. Nous n'avons pas assez gré à l'Eglise de cet office maternel qu'elle assume encore une fois dans les sentiments mêmes de Jésus. Car ce sont bien les vœux de son chef qu'elle exprime dans ses prières qu'elle adresse à Dieu pour tous ceux qui lui appartiennent vraiment, de droit divin, tous les hommes sans distinction de race, les pécheurs, les Juifs, les hérétiques;

Elles les appelle tous au salut; Elle veut les conduire au ciel. Son désir est qu'il n'y ait qu'un bercail et qu'un pasteur.

Je sais que Notre-Seigneur a recommandé de ne pas jeter de perles aux pourceaux. Mais ce n'est pas faire une exégèse subtile que de constater que c'est là une image et que nul ne peut sans autre réflexion assimiler d'emblée les incroyants aux pourceaux comme les perles à la vérité catholique et surtout à l'amour du Christ. Si devant certains refus, il ne faut pas exposer la grâce divine au mépris et à l'insulte, il est de notre devoir de disposer les âmes à lui faire bon accueil. C'est des âmes en effet, qu'il s'agit, et les taches qui les enlaidissent ne doivent pas empêcher le regard de notre foi de percevoir leur divine beauté. Tous les hommes, même les plus dégradés, sont des créatures de Dieu, appelés au royaume des cieux, destinés à partager le banquet de famille où tous les élus seront réunis dans la demeure du Père céleste. Ces êtres que nous méprisons instinctivement, ils seront peut-être un jour nos commensaux. Il dépend beaucoup de nous qu'ils le soient. D'abord, bien entendu, par nos prières, mais nous devons nous efforcer de les faire entrer dans le royaume du Christ sur terre — gage normal de la béatitude éternelle — et nous y réussirons si par nos paroles et notre conduite nous savons leur faire comprendre que dès maintenant ils sont nos frères, puisque nous sommes tous d'un même Père et que ces liens de filiation divine sont plus profonds que ceux de la chair et du sang ou des amitiés de la nature.

La distinction entre le péché et le pécheur a toujours valeur. Si nous devons avoir la haine du premier, il faut avoir l'amour du second, ce qui doit encore s'entendre sur le plan surnaturel. Pour les raisons que nous avons dites, tout chrétien est tenu d'embrasser dans sa charité tous les hommes et à un titre spécial les pécheurs et ses ennemis.

Si nous reconnaissons, en effet, en tous un reflet des perfections divines, une image du Dieu que nous aimons par-dessus tout, la détresse morale du prochain doit nous inspirer une plus profonde miséricorde, puisque le péché est la plus profonde misère. De même la haine du vice doit-elle être conçue en fonction de l'injure qu'il fait à Dieu, de la révolte qu'il exprime. C'est donc parce que nous aimons Dieu que nous aimons le pécheur et que nous détestons le péché, lequel lèse les droits les plus absolus du Créateur à la soumission et à l'obéissance de sa créature. Les sentiments naturels et légitimes de dégoût, de répulsion que peut provoquer en nous telle laideur morale ne doivent par conséquent pas nous écarter de celui qui en est victime. Mais comme le Christ il faut aller chercher les brebis perdues, passer par-dessus nos répugnances instinctives, et les prendre comme le bon Pasteur sur nos épaules pour les ramener au bercail. Alors il y aura plus de joie au ciel pour ce pécheur qui, grâce à nous, se repent, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence.

Voilà l'esprit de Jésus, esprit d'amour et d'amour conquérant. En nous-même d'abord, car ces exigences de la charité supposent bien des sacrifices de notre part, que nous surmontions notre égoïsme, que nous réduisions ce que nos vues propres ont de trop absolu, et surtout que nous ayons au cœur le désir ardent de communiquer à toutes les âmes le feu de l'amour divin. Vis-à-vis des autres cette charité sera toute douceur, bienveillance, compréhension affectueuse. Comme le disait si bien Elizabeth Leseur : "Être le bon Samaritain de tant de cœurs aigris, d'esprits inquiets, de consciences troublées, avoir le respect délicat, la science des âmes; s'efforcer de les pénétrer doucement, leur verser goutte à goutte selon le degré de leur faiblesse ou l'acuité de leur blessure, l'huile apaisante ou le vin fortifiant. Leur montrer Dieu rien qu'en le laissant rayonner hors de notre âme où il vit, se faire

tout à tous et conquérir ainsi les cœurs à Jésus-Christ.”

*
* *
*

Dans cet esprit — qui est bien loin de la colère de Jacques et Jean — voyons entre bien d'autres quelques attitudes pratiques où se révélera le sens chrétien. En toute notre vie, dans toutes les relations qui nous lient à nos frères, nous ne pouvons nous départir de notre qualité de chrétien et cesser de regarder notre prochain comme l'objet de l'amour de Dieu. Voilà qui commande toute une manière d'agir, qui impose certaines paroles et en exclut d'autres. Il faut se souvenir, en effet, que c'est par les corps que nous atteignons les âmes et que c'est souvent par les manifestations les plus matérielles et les plus insignifiantes en apparence que nous devons collaborer à l'œuvre divine du salut de nos frères. E. Leseur écrivait encore: “Les idées grandes ou saintes, les convictions profondes ont fluence personnelle de ceux qui les représentent. Vous souvent pour véhicules auprès des âmes le charme et l'ingrater l'arbre à ses fruits, a dit Notre-Seigneur, à ses fruits de dévouement, de charité, de foi rayonnante, mais aussi aux fleurs qui frappent d'abord le regard et précèdent le fruit: ces fleurs-là s'appellent douceur, grâce, noblesse et distinction extérieure des manières et de l'allure, sérénité, égalité d'humeur, charme de l'accueil, du sourire, simplicité. Une âme profonde et sanctifiée, maîtresse absolue par la grâce divine de son corps et des entraves que celui-ci lui oppose, une belle âme, sans jamais se répandre, rayonne au dehors et donne à tous le parfum délicat de ces fleurs dont je parle. Elle attire les cœurs et les prépare par sa douce influence à la venue du Maître, qu'elle obtient ensuite par ses prières. Le divin et l'humain, le surnaturel et le matériel sont donc inséparables. Par suite dans la vie de tous les jours, dans l'expression de nos idées et nos relations sociales, le point de vue de la foi doit être un critère constant.”

S'il s'agit par exemple des protestants, la distance qui nous sépare d'eux n'est pas si grande qu'on le pense. Ne se réclament-ils pas comme nous du Christ, l'unique fondement sur lequel la vraie religion est bâtie ? Si la base commune est assurée, comment désespérer d'élever en commun l'édifice ? Au lieu de rechercher ce qui nous sépare, cherchons à mettre en valeur l'héritage commun dont tous se réclament. C'est sur ce terrain d'entente préalablement accepté, que le rapprochement se fera. Si nous, nous avons conscience de posséder intégralement la doctrine du Christ, il faut le montrer moins par des syllogismes que par des actes, et si l'union n'est pas encore proche, il faut se rappeler le mot de Bossuet: "il faut être frères même de ceux qui ne veulent pas être frères avec nous."

S'il s'agit de questions sociales ou politiques la même sympathie divine est plus que jamais de rigueur. Elle se traduira en efforts de compréhension bienveillante, en sérénité cordiale dans les discussions d'intérêts humains qui toujours par quelque endroit — ne serait-ce que par la part que nous y prenons — engagent les intérêts de Dieu. C'est ainsi que le socialisme dont on ne sait quel mal dire en certains milieux catholiques, est plus proche de nous qu'il n'y paraît. Je sais fort bien ce qui nous divise, mais je suis encore plus convaincu que l'opposition repose en grande partie sur un malentendu et en partie sur la défaillance des catholiques eux-mêmes. Car il est certain que si dans l'ordre économique et politique actuel, les français catholiques avaient fait leur devoir, s'ils avaient réalisé dans leurs entreprises et leur action sociale l'esprit du christianisme, s'ils avaient obéi généreusement aux directives de Léon XIII, nous ne serions pas où nous en sommes, exclus d'un gouvernement qui s'est formé contre nous parce que nous avons refusé d'y prendre part; bien des griefs et des révoltes parmi les ouvriers ne se seraient pas élevés. Nous sommes responsables en partie par notre inertie des progrès de l'erreur et cela, parce que nous n'avons pas dis-

pensé avec amour la vérité dont nous étions les dépositaires et les apôtres obligés. Un socialiste a pu écrire: "C'est parce que le marxisme répond au penchant des masses à se faire une image de l'univers basée sur leur image de la société qu'il est parvenu à acquérir, dans l'espace de deux ou trois générations, auprès des masses ouvrières de l'Europe centrale et orientale la formidable influence que seule une religion peut exercer. L'influence des confessions chrétiennes s'en trouve refoulée parce qu'elles se réclamaient d'une révélation émotionnelle ou rationnelle qui, au lieu de résulter de la transposition des valuations empiriques sociales à l'image de l'univers, contredit ces valuations. Ces religions apparaissent à l'ouvrier marxiste comme une hypocrisie; car elle prêchent une morale qui ne correspond pas à la moralité réelle que l'on voit à l'œuvre dans l'activité économique, et elles aboutissent à une image de l'univers qui contredit l'expérience sociale de l'ouvrier industriel et la façon de penser qui se nourrit de cette expérience." 7 Sans adopter ces vues, on ne peut pas ne pas tenir compte des faits qui les fondent. Si le socialisme se développe c'est parce que le matérialisme de notre vie économique actuelle exaspère les sentiments les plus élevés de justice et de charité qui demeurent au cœur de tous. Or c'est aux catholiques à faire pénétrer dans le monde moderne ce sens des valeurs morales. Voilà le contact cherché entre l'Eglise et le socialisme. Il serait criminel de mépriser, pour utopiques que soient souvent leurs réalisations, ces sentiments généreux qui font le succès du socialisme dans les masses ouvrières. Il suffit de notre part d'un jugement sympathique à porter et d'une mise au point. Au fond le socialisme est acéphale, il n'est qu'un cœur, mais nous osons dire que c'est en partie celui même de l'Eglise qui se méconnaît. Jules Guesde disait: "Amputez le Parti ouvrier de ses éléments plus particulièrement cérébraux: réduisez-le

(7) H. de Man, *Au-delà du Marxisme*, cité dans: *Chronique sociale de France*, Juin 1929, p. 409 - 410.

aux seuls ouvriers de la main, et il ne sera plus capable que d'émeutes qui, même victorieuses, n'en seront pas moins stériles." Or ce sont ces ouvriers que l'Eglise bénit. Quant aux "éléments plus particulièrement cérébraux," leur désaccord constant sur les principes eux-mêmes montre assez que leur doctrine n'est ni stable ni viable. D'ailleurs le même socialiste que nous avons déjà cité, H. de Man constate que "ni le socialisme ouvrier, ni le socialisme intellectuel ne sont tout le socialisme; car celui-ci est une aspiration éternelle de l'humanité élevée au-dessus des classifications sociales qui résultent de l'ordre capitaliste actuel." 8 Il faut donc une tête, un cerveau à cet organisme. Cette doctrine nécessaire, c'est nous qui la possédons. Nous devons montrer qu'elle est indispensable pour parfaire ce qui existe déjà. Si sur le terrain des faits, les applications sont extrêmement délicates, quoi de plus facile que cet apostolat intellectuel, qui consiste à montrer à des âmes généreuses qu'il n'existe entre elles et nous aucun fossé ou abîme infranchissable, encore moins qu'il ne doit pas y avoir de luttes odieuses. Ne serait-ce pas la pire lutte des classes que de favoriser, consciemment ou non, par notre incompréhension, cette méfiance, pour ne pas dire cette haine, entre ceux qui ont la foi et ceux qui ne l'ont pas. Nous avons reçu plus que ceux-ci, nous n'avons pas le droit de garder pour nous ce trésor, nous devons en faire bénéficier ceux à qui il a été moins donné, ils ont un droit certain à recevoir de nous la lumière et la vie qui leur manquent et qu'ils cherchent. Ne disons pas que nous avons à nous défendre des attaques ou que nos avances seront payées de retour par des calomnies, car alors le meilleur moyen de se défendre sera de persévérer dans cette sympathie clairvoyante, plus propre à désiller les yeux que toute stratégie brutale. C'est là l'esprit même de Jésus qui ne rend pas le mal pour le mal, qui se refuse au principe "œil pour œil, dent pour dent,"

(8) Ibid. p. 405.

mais qui selon l'expression de saint Paul, "veut vaincre le mal par le bien." Il n'est pas superflu de faire remarquer ici que l'enfant prodigue, la brebis perdue et tous les exemples de pécheurs que l'Évangile propose à notre amour, ne sont pas des cas abstraits, mais bien tel ou tel cas de faute, toute défaillance de l'esprit, du cœur et de la conduite; et que concrètement cet enfant qui reviendra se jeter dans les bras de son Père, la brebis que le Bon Pasteur poursuit dans le désert où elle s'est égarée, ce sont les âmes de ces ouvriers, de ces hérétiques, de ces Juifs de tous les temps et de tous les lieux.

Ce sur quoi nous insistons, c'est sur la grande part de bien et de vérité qui se trouve sous les erreurs de telle ou telle doctrine. C'est dans un manuel socialiste qu'on peut lire des phrases comme celle-ci: "Aime ton prochain comme toi-même, c'est une maxime qu'on répète sans y obéir, l'esprit de charité vous incitera à secourir des misères individuelles, mais l'esprit de révolte contre l'injustice vous conduira au désir de solutions plus étendues." 9 "Travailleur socialiste, n'écarte point de toi tes frères de labeur en les froissant dans leur sentiments religieux." 10 "Si vraiment la religion catholique ne prêche pas la résignation et si elle ne maudit pas le travail, raison de plus pour noter que nous pouvons être d'accord." 11

Enfin dans les rapports et les discussions avec tous ceux qui ne partagent pas nos opinions, il faut que l'on reconnaisse de quel esprit nous sommes. Respectons d'abord les personnes. Il ne devrait jamais y avoir dans nos polémiques rien de blessant, mais toujours, sinon de la déférence, au moins de la politesse. Il est humiliant de rappeler cette première manifestation de l'amour. Ou bien la charité n'est qu'un mot ou bien elle commence par l'ac-

(9) Dans le livre d'évidente bonne foi de M. Jules Destrée, Introduction à la vie socialiste, Bruxelles, 1929, p. 12.

(10) Ibid. p. 57.

(11) Ibid. p. 71.

complissement de ce devoir essentiel. Les fins divines que nous poursuivons font du respect et de la sympathie pour les personnes une obligation rigoureuse. Il sera opportun de se rappeler de plus que nul n'a sur terre le monopole exclusif de la vérité et du bien. Nous pouvons avoir une meilleure lumière, des certitudes mieux fondées. Il n'y a qu'en Dieu que la vérité est absolue et sans limites. Tout homme à un certain point de vue peut avoir raison et il faut savoir accueillir cette parcelle de vérité, nous enrichir de cet apport fraternel. D'une façon plus générale, il n'y a rien de plus anti-chrétien que le sectarisme. Le Père Lacordaire, sous des formules qu'on ne peut retenir entièrement, exprimait en ces termes le respect nécessaire des personnes: "La liberté est pour tout le monde ou bien n'est pas.... Ne faisons pas la guerre aux hommes, mais aux idées, ou plutôt propageons les idées sans combattre les adversaires. Quiconque excepte un seul homme dans la réclamation du droit, consent à la servitude d'un seul homme n'a pas droit à sa liberté propre. La liberté exclusive n'est qu'un privilège. La liberté insouciante des autres n'est plus qu'une trahison. Si vous voulez, catholiques, la liberté pour vous, il vous faut la vouloir pour tous les hommes et sous tous les cieux. Si vous ne la demandez que pour vous, on ne vous l'accordera jamais. Donnez-la où vous êtes les maîtres afin qu'on vous la donne là où vous êtes les esclaves."

*

* *

Si la colère des combats et tels mouvements instinctifs excusent bien des excès et des erreurs de parole et de conduite, le principe qui doit les rectifier est certain, c'est l'esprit de charité que le Christ a légué, avec toutes ses exigences, à ses disciples. A titre de conclusion nous citerons cet éloge du Cardinal Dubois fait par quelqu'un qui n'est pas des nôtres; l'auguste défunt fut, en effet, un exemple de cette sympathie, de cette conciliation avisée

qui attira sur la doctrine qu'il représentait le respect et l'estime: "A sa culture, à ses charges qui de bonne heure lui survinrent, à sa pratique du siècle (comme l'on dit), le Cardinal devait cette qualité charmante dont un Fénelon a fourni le modèle et qui ne me paraît plus très en honneur: la courtoisie. La courtoisie, cette pudeur du mot et du geste, ce sens des nuances qui évite la blessure inutile, même s'il faut combattre. On ne se bat plus à la pointe; on s'attaque à coups de bottes ou à coups de bâton. Tournez les yeux vers certaines régions de notre pays: vous y verrez la polémique s'armer de pierres. Mieux encore on cherche à souiller. Le Cardinal avait ses idées et nous les nôtres. Il me souvient d'avoir échangé avec lui, dans l'été de 1924, des notes qui ne furent point sans importance. Le curieux qui les relirait, maintenant que la boue de la lutte est tombée, y verrait deux Français qui raisonnent, sans s'estimer en droit de se mépriser."

Vraiment, de quel esprit sommes-nous? A l'Eglise et dans la vie courante, devant Dieu et dans tous nos rapports avec notre prochain? Si nous vivions vraiment de l'esprit du Christ, nous aurions le pouvoir de faire des miracles et comme il y a vingt siècles de convertir le monde. C'est que nous jouerions parfaitement notre rôle qui est d'être "le vase fermé qui enferme une brillante lumière et à travers lequel cette lumière l'éclaire et réchauffe tout ce qui l'entoure." 12

C. Spicq, O.P.

Le Saulchoir.

(12) E. Leseur.

Caractères de la doctrine de Jésus

La doctrine de Jésus est belle, grande et sainte.

Il y a derrière ce simple énoncé, une intention apologétique que je voudrais d'abord dégager le plus nettement possible, par crainte de compromettre les preuves traditionnelles établissant que Dieu a parlé par son Fils, *tandem locutus est in Filio*.

Quand on a réussi à montrer qu'une doctrine est belle et bienfaisante, a-t-on prouvé, par le fait même, qu'elle rend le son de la vérité ? Certains philosophes l'ont cru et enseigné. Désespérant de parvenir au vrai par le seul effort intellectuel, ils se rejetèrent sur l'expérience en se disant qu'on pouvait du moins juger l'arbre à ses fruits, c'est-à-dire, reconnaître la vérité d'un système, même religieux, à son degré d'utilité, surtout à son degré d'utilité sociale. Telle croyance vous fait du bien ? Elle procure à votre âme de fortes expériences, à votre esprit une sorte d'illumination intérieure, à votre vie agissante une fécondité qui s'épanouit en œuvres ? Votre croyance est vraie, elle est même la seule pratiquement vraie.

Cette philosophie religieuse, à base expérimentale, est évidemment d'origine anglo-saxonne. Cependant nous avons eu au Canada, il y a environ vingt-cinq ans, quelques-uns de ces illuminés, dévoilant leurs expériences mystiques et visant au titre de fondateurs d'églises. L'initiateur du mouvement se nommait Richer. Ni lui ni ses adeptes n'ont procuré une gloire particulière à notre race.

Pour réfuter d'un mot cette théorie en somme assez vulgaire, il suffit d'accepter la méthode indiquée et de s'en tenir aux faits. C'est un fait qu'il y a des fictions grandioses, des mensonges utiles, des illusions bienfaisantes. Donc la grandeur, l'utilité, la bienfaisance d'une idée ne prouvent

pas toujours en faveur de sa vérité objective. Et s'il y a parmi mes lecteurs un savant habitué à manœuvrer des hypothèses, il sera le premier à reconnaître que, même utile et féconde, une hypothèse finit souvent par être déclarée fausse.

Qu'est-ce donc qu'on prétend prouver, et jusqu'où va cette prétention, quand on affirme que la doctrine de Jésus est belle, grande et sainte ? Je le regrette, mais ici s'impose une nouvelle observation préliminaire. Il ne s'agit pas présentement de quelques notions isolées, mais d'un système d'ensemble à réactions d'ensemble. S'il n'y avait dans le message du Christ que deux ou trois points à offrir ce caractère de sublime grandeur et d'infinie bienfaisance, on pourrait se croire, comme tout à l'heure, dans un domaine d'illusion; de même, s'il n'y avait qu'une catégorie de personnes à subir ce prestige et à expérimenter ce bienfait, l'on ne sortirait guère de l'illuminisme privé.

Mais j'envisage en ce moment le message global du Sauveur, embrassant à la fois Dieu et l'homme, et leur point de jonction qui est l'Homme-Dieu; réglant par contre-coup jusqu'aux moindres gestes de la créature, qu'il oriente vers un idéal de moralité, de justice et de sainteté. Je considère ces centaines de peuples et ces millions d'individus, vivant sous toutes les latitudes, avec leurs tempéraments si divers et leurs cultures si opposées, auxquels ce message apporta lumière et fécondité, joie et espérance jusqu'aux limites de la tombe. Et je prétends tirer de là un argument de haute probabilité, qui la grâce aidant se change en certitude le jour où l'on se donne la peine d'examiner les critères externes démontrant que le message vient de Dieu. Car le beau ainsi découvert et présenté, ce beau intégral ne peut être que la "splendeur du vrai".

Ce beau intégral, dans la doctrine de Jésus apparaît comme la résultante de deux qualités violemment opposées: le sublime et le familier. C'est de cette façon, sans doute, qu'elle atteint les diverses familles d'esprits et que l'Evan-

gile est ou peut être le livre de tous. Quand la réclame littéraire inscrit sur une feuille d'annonces : Ce volume est à sa place dans toutes les bibliothèques, personne ne prend au sérieux ce boniment; car si le volume est à sa place dans les rayons d'un grand lettré il ne l'est plus sur la table d'un ignorant. Mais "la doctrine de Jésus est telle que tous les cerveaux s'en nourrissent, que toutes les conditions s'en approchent, que tous les âges la copient." (G. Hoornaert: *A propos de l'Évangile*)

Choisissons parmi les plus importantes révélations du Sauveur, sa révélation sur Dieu et sur l'homme. Il déclare que Dieu est notre Père et que par conséquent tous les hommes sont frères. Idée neuve, assurément, idée sublime aussi, mais combien simple et familière.

Dieu est notre Père, donc nous avons le droit de nous jeter à son cou. Nous sommes tous frères, et la règle de nos rapports sera celle-ci : faire aux autres ce qu'on voudrait qu'on fit à nous-mêmes et surtout ne pas faire l'inverse. Quel philosophe ou moraliste saura jamais épuiser le sens de ces admirables formules ? D'autre part, lequel parmi ces pêcheurs de Tibériade et ces petits commerçants de Jérusalem, n'est pas en mesure de les comprendre ? Des idées comme celles-là, c'est à donner le vertige... et pourtant, elles n'offrent pas de quoi dérouter un enfant de cinq ans !

Il en va ainsi de toute la prédication de Jésus. S'il a gagné cette partie dont l'enjeu consistait à changer la face du monde religieux et à régénérer le monde moral, c'est sans doute par la vertu de son sacrifice, mais aussi par l'autorité d'une parole sublime et simple, double caractéristique du génie. Écoutons-le sur les points les plus controversables, les plus dangereux à proposer à cette époque. — Vous voulez savoir ce que je suis venu faire parmi vous ? Je suis venu fonder un nouveau royaume et abroger la Loi ancienne, c'est-à-dire lui ôter sa raison d'être, en l'accomplissant. — Vous voulez savoir sur quel fondement j'établi-

rai ce royaume ? Sur l'esprit qui vivifie et non sur la lettre qui tue. — Qui sera appelé à faire partie du royaume ? Les pauvres d'abord, et de plein droit, puis les riches, par concession ou privilège. — Comment s'y exercera l'autorité ? Sous forme de service. Le préposé en chef, mon successeur signera ses ordonnances : *servus servorum*, le serviteur des serviteurs. — Où seront fixés le territoire et les limites du royaume avant tout spirituel ? Partout où battra un coeur d'homme : *Regnum Dei intra vos est*. — Enfin, comment y seront établies les grandes lignes de la politique ? Amenez-moi cet enfant : le royaume des cieus est à eux et à ceux qui leur ressemblent.

Et quand on songe que pareils tableaux, capables d'épuiser en un instant tout le dynamisme d'un Shakespeare et tout l'arc-en-ciel d'un Dante, se rencontrent presque à chaque page de l'Évangile; que pareilles formules, lues sur un parchemin mort ou passant par des lèvres indignes, ont encore après 2 000 ans le pouvoir de chavirer les âmes, quelle dut être l'émotion de ceux qui captèrent ces pensées et ces images à leur premier jaillissement, tombant sans effort des lèvres du Maître, provoquée par les surprises du dialogue, les incidents de la route, les spectacles d'alentour.

Beauté sublime et simple, mais aussi, beauté féconde en fruits de sainteté. J'entends la sainteté à tous ses degrés, depuis la simple justification par la grâce, unie à l'observance des commandements, jusqu'à ces appels à la perfection dont résonne en particulier le discours sur la Montagne. Cette perfection surnaturelle répond à une certaine capacité ou puissance de notre nature, éprouvant tour à tour un attrait vers les bas fonds, puis cette tendance à monter, ce besoin d'échapper à sa propre insuffisance, cette soif d'idéal et d'infini qui crie au-dedans de nous-mêmes et qu'un converti de ce siècle a si bien dénommée "le tourment de Dieu".

Est-ce à dire que suivant la doctrine du Maître il faille tenir en mépris les vertus naturelles, notre culture

proprement humaine, nos élans, nos ferveurs devant le spectacle de l'univers créé ? Le prétendre serait ignorer profondément la synthèse évangélique. Comment expliquer dès lors que les meilleurs sentiments de l'homme aient trouvé leur plus vivante expression chez les personnages les plus imbus de cette doctrine ? Tout ce qu'il y a de bon et de beau sur terre a été encouragé et consacré par un saint : l'amitié par S. Bazile et S. Grégoire, la nature par S. François, le patriotisme par Ste Jeanne d'Arc, la science par S. Thomas. Trouvez un art, un métier, une profession qui ne puisse se prévaloir et s'inspirer de quelque auguste patronage. Jésus nous enseigne simplement à surnaturaliser nos affections et tous nos gestes, à transposer ces vibrations humaines pour leur faire rendre un son d'éternité.

Mais comment résumer en quelques paragraphes les fruits opérés par cette prédication sanctifiante ? N'est-ce pas entreprendre de résumer des siècles d'histoire ? Le critique allemand Ritscher y a peut-être réussi dans cette phrase solennelle où il nous dépeint Jésus, "l'être le plus pur parmi les puissants, le plus puissant parmi les purs, qui de sa main percée a soulevé les empires hors de leurs gonds et changé le lit du torrent des siècles." C'est bien ainsi : il a changé le lit du torrent des siècles ; et le résultat, c'est qu'aujourd'hui encore, à côté d'un monde resté ou redevenu païen, il y a un monde chrétien. "Il y a un monde chrétien où les idoles sont remplacées par un Dieu unique, où la superstition est proscrite comme un crime, où le culte est pur et sanctifiant. Il y a un monde chrétien où la femme respectée est devenue l'égale de l'homme et comme la moitié de sa vie, où l'enfant est protégé par des droits sacrés, où la famille est assujettie aux lois d'un indissoluble amour. Il y a un monde chrétien où l'esclavage est aboli, où l'on ne voit plus que des hommes libres, où l'oisiveté est un opprobre et le travail un honneur, où le pouvoir et la richesse sont devenus les intendants de la Providence. Il y a un monde chrétien où les ombres sans doute sont mêlées à la lumière, où le mal apparaît en

face du bien, mais toujours réprouvé par une immuable doctrine de droiture et de perfection." (Montsabré, Carême de 1890, dernière conf.) Et si quelques-uns des bienfaits signalés apparaissent aussi en dehors de la république chrétienne, c'est par une dérivation heureuse de cette immuable doctrine. Si de beaux cris, de grands gestes s'observent fréquemment dans la littérature neutre et la politique humanitaire, c'est encore en vertu de la doctrine évangélique et parce qu'écrivains et diplomates osent se l'approprier sans en rien dire. Mais c'est à Vous et à Vous seul, ô Jésus, que revient tout le brillant et l'efficace de la civilisation moderne ou contemporaine. C'est à Vous que l'histoire véridique rend hommage, et la terre, — comme dit le poète par Vous inspiré,

Est belle seulement où vous avez passé !

(Malherbe).

Je ne voudrais pas paraître surestimer la valeur apologétique de l'argument tiré des caractères internes de la révélation. Il n'est pas destiné par nature ni dans la pensée de l'Eglise à entraîner de force l'assentiment. Son efficacité dépend des divers tempéraments comme aussi de nos dispositions morales. Même auprès des esthètes, il s'avère tantôt nul, tantôt victorieux.

On connaît ce témoignage de Coppée après sa conversion: "Prodigieuse vertu, persuasive suavité de l'Evangile, où dans chaque mot j'ai vu la vérité briller comme une étoile, où je l'ai sentie palpiter comme un cœur !" Voyez au contraire Pierre Loti s'approchant de Jésus avec cette sensibilité raffinée, ou du moins exaspérée, et cette puissance évocatrice qui l'égalent aux plus grands poètes du siècle, et demeurant après son pèlerinage ce qu'il était auparavant: le prince des désenchantés.

Ah ! c'est que dans l'Evangile nous avons affaire, non à un personnage mort, mais à un vivant qui se tait ou qui parle, qui se montre ou se dérobe à volonté. Dès lors une

attitude s'impose au chercheur, et l'on n'a pas craint d'affirmer que c'est un livre qu'il faut lire à genoux. Position incommode, sans doute, mais on comprend qu'il y ait diverses sortes d'agenouillements. A genoux dans le recueillement du silence. A genoux par la pureté du cœur et la rectitude d'intention. A genoux dans un esprit de soumission intégrale à la Parole, à l'opposé de cet esprit malhonnête qui prétend goûter certains textes pour la suavité et la douceur qu'ils contiennent, sans égard aux autres sentences où Jésus condamne les simagrées de la routine, l'hypocrisie du monde, les spoliations du commerce et les abus de l'autorité. C'est peut-être la posture normale du chrétien et l'unique façon de rester debout, l'âme haute, tendue aux influences de l'Esprit qui souffle où il veut.

M.-A. LAMARCHE, O. P.

Refondre Lortie ?...⁽¹⁾

LA MORALE

PAGE 5 — Un mot d'introduction sur la place de la Morale en Philosophie et sur son degré d'abstraction, ne serait pas superflu, si une culture philosophique élémentaire doit viser à donner les cadres, les principes généraux et la méthode d'une science, plutôt qu'un certain nombre de thèses plus ou moins étrangères les unes aux autres.

PAGES 5 et 6 — La définition scientifique de l'Ethique requiert aujourd'hui plus de précision. Il n'est pas un mot de la présente définition qui ne soit au dehors sujet à discussion ou objet d'une erreur. Nos étudiants trouveraient cette étude à la fois plus intéressante et plus pratique si ces erreurs étaient signalées et réfutées, l'énoncé même de ces erreurs obligerait à préciser ensuite les démonstrations.

Ainsi, par exemple, lorsqu'on définit l'Ethique "*une science*," pourquoi ne pas signaler l'erreur d'Epicure, renouvelée, avec quelques modalités positivistes par Durkheim. Un mot d'explication doit aussi rappeler la distinction entre "science" dans son acception positiviste, cartésienne et scolastique.

Un mot devrait aussi établir le degré de certitude et d'évidence auquel peut aspirer l'Ethique. Cela permettrait de faire un premier raccordement entre l'Ethique, d'une part, et la Psychologie, la Logique et la Critique, de l'autre.

Nos modernes partisans de l'observation verraient, déduite de la notion même de l'acte humain, selon qu'il est considéré comme acte isolé ou dérogeant à une habitude,

ou selon qu'il procède de cette habitude, la distinction entre "manière constante et uniforme d'agir," et "fait accidentel:" la première est objet de science; mais pas le second, qui relève de la prudence ou de la conscience. Et pour une fois, on prouverait expérimentalement l'adage strictement thomiste, opposé au scotisme: scientia est universali, non de singulari. Y aurait-il même grand inconvénient à signaler l'analogie d'attribution latente sous les trois acceptions du mot "mos" objet matériel de la morale, et qui précisément donne prise à toutes les erreurs matérialistes, fatalistes et positivistes modernes, qui identifient l'activité humaine et animale ?

Le mot "practica," dans l'explication de la définition, bien qu'il soit grammaticalement à sa place, devrait logiquement venir en quatrième lieu. C'est une propriété de la morale qui vient après l'énoncé du genre "science" qui lui-même se précise par l'objet matériel "de l'acte humain," et l'objet formel "en tant qu'il *doit être dirigé*," (première différence spécifique) — "vers sa fin dernière" (deuxième différence spécifique), — par la lumière de la raison naturelle (dernière différence spécifique).

Disons-le immédiatement: cette propriété qui fait de la Morale une science pratique comme l'autre, qui n'est pas énoncée par l'auteur, par laquelle la Morale est une science "normative" — qui oblige à l'action dans un sens donné par l'objet formel, — devrait être traitée, aussi brièvement que l'on voudra, à part, dans un paragraphe qui viendrait immédiatement après la définition, avant la division de la morale. — Les Morales sans obligation ni sanction sont trop répandues, et inspirent subrepticement trop de romans et de traités de sciences psychologiques, politiques, pour qu'on laisse nos élèves ignorer tout cela. Il faudrait aussi signaler la tendance positive à n'établir la morale que sur la constance des faits d'expérience, contrairement à la saine morale qui, elle, cherche *ce qui doit être*, et non pas seulement *ce qui fut* ou *ce qui sera*. —

Une explication du mot "directiva" répété plusieurs fois par l'auteur, en ce sens de l'obligation morale, amorcerait le traité de la conscience.

On nous objectera sans doute qu'il faut compter avec les explications du professeur; qu'il ne faut pas oublier qu'on ne peut allonger un programme déjà chargé. — Nous ne pouvons tout de même laisser de côté deux faits d'expérience: d'abord que les élèves retiennent à peine leur manuel tandis qu'ils oublient complètement les notes prises pendant les classes, et que de plus la tendance actuelle à faire réciter le manuel mot à mot au baccalauréat incline à s'en tenir exclusivement au manuel, si l'on veut être B. A.

Au 3^o) de la définition apparaît une nouvelle définition de l'acte humain, objet matériel de la morale. Il faudrait rattacher celle-ci à l'autre, donnée à la page précédente: "mos stricto sensu significat modum constantem et uniformem agendi..."; l'acte humain délibéré, passager ou répété, est également objet de la morale. La distinction qui s'impose ici introduirait le traité des "habitus" des vertus et des vices, qui, pour le dire tout de suite, est par trop écourté.

Au 4^o) Un mot de précision sur les objets formels distincts de la politique, de l'économie politique, ne serait pas superflu. Qu'en fait ces sciences ne visent que le "bonum utile," cela n'empêche qu'en droit et en morale vraiment scientifique, elles ne doivent viser au "bonum honestum." Aristote et S. Thomas l'affirment explicitement. Passer leur opinion sous silence, pour garder le texte actuel du manuel, c'est se rapprocher beaucoup plus du positivisme et du libéralisme politique, pour ne pas dire du socialisme, que du thomisme et surtout de la pensée chrétienne. Aristote étayait déjà toute sa Morale (qui n'était d'ailleurs qu'une partie de la politique), sur le bonheur rationnel de la vie vertueuse.

Dans ce paragraphe et le suivant, la distinction entre morale et sciences subalternes et théologie est un peu confuse. La subordination des différents biens qui sollicitent l'activité humaine, le bien surnaturel inclus, selon la puissance et l'acte, rendrait la chose bien plus claire. De plus il ne serait pas hors de propos de rappeler que, si, en science morale, on peut faire abstraction de l'ordre surnaturel, pour ne considérer tous ces problèmes que sous leur aspect strictement rationnel, tout de même en droit et en fait, il n'y a concrètement qu'un bonheur surnaturel auquel l'homme puisse aspirer dans toute son activité individuelle ou sociale. La remarque mettrait en garde pour toute leur vie, nos jeunes philosophes contre tous les traités de morale, de sociologie, de politique, qui eux, font abstraction de l'ordre surnaturel, non plus à titre provisoire, mais définitivement, et poursuivent de fait la réalisation d'un ordre moral et social rationaliste, positivement athée et a-religieux. Et, puisque nous sommes dans le domaine de l'action pratique, nos futurs politiciens, financiers ou professionnels se trouveraient d'ores et déjà avertis, qu'ils auront à tenir compte de cette primauté du spirituel surnaturel dans l'organisation de leur vie dans un pays catholique.

PAGE 7 — Donc, avant ce deuxième titre ("Division") devraient se trouver deux autres: II Propriétés de la Morale: a) Science pratique b) Première des sciences pratiques, c) science normative. — III Méthode de la Morale et certitude à laquelle elle aboutit.

Puis viendrait IV Division de la Morale. Sur le tableau synoptique, qui introduit le plan de l'ouvrage, plusieurs remarques s'imposent :

a) Il faudrait tout d'abord dire pourquoi en Morale on aborde les causes extrinsèques avant les causes intrinsèques. La fin, sans aucun doute, est le principe de la science pratique. Mais rien jusqu'ici ne nous l'a fait soup-

çonner. L'introduction du paragraphe que nous demandions plus haut (propriétés de la Morale) justifierait l'ordonnance du tableau.

b) L'auteur range ensuite la conscience comme subdivision de la cause exemplaire, — ce qui est exact, — mais dans la catégorie des "principes extrinsèques à l'acte humain:" ce qui est vrai encore, si on considère l'acte humain isolé du sujet qui le produit, mais qui ne l'est plus si l'on réfère l'acte à la personne qui le produit: "Actiones sunt suppositorum." D'autant plus que la conscience, pour les thomistes, n'est qu'un acte, et le dernier dans l'ordre d'intention, de l'intelligence guidant la volonté dans son choix immédiatement pratique.

c) Il y aurait tout intérêt à signaler dès le début que l'acte humain est un acte immanent, et donc que ses quatre causes se trouvent à travailler de concert à l'intérieur d'un même sujet, et même de la faculté d'un même sujet. La division telle qu'indiquée va inconsciemment des causes de l'acte humain aux causes de la morale. Il y a au moins une distinction de raison raisonnée entre les deux.

d) Vaut-il alors la peine de dédoubler le tableau et de donner séparément la division, par les causes, de la Morale puis celle de l'acte humain? Si l'on veut économiser les développements, il faudra au moins indiquer ce double point de vue. Autrement on confond l'objet matériel (l'acte humain) qui a ses causes propres, avec l'objet formel qui consiste précisément à assigner à l'acte humain considéré psychologiquement les quatre causes qui le rendent "moral".

e) Après cette distinction, notons que le titre "de jure et officio in genere" nous paraît déplacé. Tout d'abord, puisqu'on traite de la science qui dirige l'acte humain, et non pas de la cause efficiente (Dieu) qui décrète l'ordre moral et préside ensuite à son exécution, il faut donc met-

tre devoir avant droit. De plus ce chapitre du devoir et du droit qui constitue l'ordre moral est un effet de l'acte humain et donc de la science morale. Donc l'Éthique générale devrait être considérée I in se; II dans ses effets: le devoir et le droit.

I — in suis causis: extrinsecis: de Fine.
de Lege.

intrinsecis: materiali: de actu humano;

Formali: de moralite.

II — in suis effectibus: de ordine morali: de officio, de jure.

f) enfin, et c'est notre critique la plus grave, l'ordre que suit l'auteur n'est nullement thomiste, et il n'est pas pédagogique.

Il abandonne la marche de S. Thomas. La Somme, dans cette partie, suit l'ordre d'invention et va de la puissance à l'acte. Elle prend l'acte humain considéré psychologiquement, pour le conduire jusqu'à son caractère spécifique d'acte moral. Pourquoi alors abandonner cet ordre en adoptant la marche de Lortie? L'étude de la loi et de la conscience avant celle de l'acte humain et de la moralité qui établissent le caractère nécessaire de l'ordre moral, laisse planer une teinte de volontarisme qui apparente sa doctrine beaucoup plus à celle de Scot et de Suarez, qu'à celle de S. Thomas.

Quant aux divisions de la Morale spéciale, nous les critiquerons plus loin.

XXX

(à suivre)

Le sens des faits

Vittoria à l'Université de Washington

De grandes fêtes viennent d'avoir lieu à l'Université catholique de Washington où l'on a acclamé le théologien dominicain Francisco de Vittoria comme le fondateur du droit international de notre temps.

On a voulu commémorer le quatrième centenaire de ses leçons "*De Indis*" et "*De jure belli*".

Le Dr James Brown Scott, président de *l'Institut Américain de droit international* et le principal orateur, a fait l'éloge de l'œuvre de Vittoria.

Comparant les oeuvres de Grotius, appelé par certains, le père du droit international, avec celle de Vittoria, le Dr Scott cite plusieurs autorités pour prouver au contraire tout ce que Grotius doit aux écrits de son devancier Vittoria, et parmi celles-là, des historiens hollandais, compatriotes, confrères de Grotius à l'Université de Leyden, et Grotius lui-même. "La position de Vittoria s'impose clairement dans l'histoire du droit international, il en est le fondateur aussi indubitablement que Grotius en reste le plus illustre de ses disciples."

Le Révérend Père Charles McKenna, O. P., du Couvent d'études des Dominicains, de Washington, parla de "*Vittoria et son temps*".

Après avoir établi que "les premières années du XVI^e siècle avaient vu la graduelle dissolution de l'unité du christianisme" et que "ses fondements tant spirituels que matériels avaient été violemment attaqués par les forces de l'esprit nouveau", le Père McKenna ajoute: "C'est alors que

Francisco de Vittoria, avec une sagacité qui devance et son temps et le nôtre, posa les bases juridiques et théologiques de la souveraineté de l'Espagne en Amérique : ce qu'il fit dans une série de claires et brièves conférences à l'Université de Salamanque qui attirèrent l'attention universelle sur cette question.

“Sa doctrine s'opposait tellement à la vieille tradition que Charles V, qui voulait viser Vittoria surtout, en écrivit au prier du couvent de St-Etienne pour se plaindre de ce que “certains maîtres de cette maison, avaient, à son insu et sans sa permission, dans leurs leçons et sermons, au sujet des affaires espagnoles au Nouveau-Monde, soutenu des doctrines préjudiciables et scandaleuses, et de nature à nuire au service de Dieu, au respect du Saint-Siège et du Vicaire du Christ, et au détriment de notre Couronne dans ces royaumes”.

Quatre siècles ont passé, et ces “*Relectiones*”, comme on les appelle, attirent encore l'attention et l'admiration des étudiants du monde entier. De fait, les spécialistes en droit international les considèrent toujours comme le point de départ de la loi internationale.

Vittoria, note le Père McKenna, s'était fait une coutume de donner un travail longuement et soigneusement préparé à l'ouverture officielle des cours de l'Université. Bien qu'il n'ait rien publié lui-même, on possède les notes de douze de ses leçons, recueillies par ses élèves, soucieux de conserver l'enseignement de leur maître. Deux de ces leçons qui traitent du droit public ont de nos jours, un intérêt particulier, et c'est, en fait, sur ces deux contributions juridiques que sa renommée de fondateur du droit international est attachée.

“*De Indis*”, écrit en 1532, étudie les titres, vrais ou faux, que les espagnols présentent pour justifier leur domination dans le Nouveau-Monde.

"*De jure Belli Hispaniorum in Barbaros*" fut hâtivement composé, dans ses rares loisirs, — c'est lui-même qui l'assure — pour compléter sa précédente leçon. Ces deux leçons constituent un sommaire du premier traité de la loi de la paix et de la guerre.

On a une autre "*Relectio*" sur le "*Pouvoir civil*" qui était de date antérieure, et qui contient virtuellement toute la philosophie politique de Vittoria.

Le Dr Herbert Wright, professeur de loi internationale à l'Université de Washington, parlant de "*Vittoria et l'Etat*", démontra le caractère classique des écrits de Vittoria.

Le Dr Wright analyse la nature de l'état, l'origine de son autorité et de sa souveraineté politique, de même que la coopération des sujets.

Sur tous ces points, il fit voir que les opinions de Vittoria méritent bien leur nom de *classiques* puisqu'elles ont une valeur durable et répondent à tous les besoins.

(Adapté du Catholic Register de Toronto)

H. COUTURE, O. P.

Dans l'Ordre

Rome, — Le Collège Angélique doit abandonner en octobre ses quartiers de la rue St-Vital pour occuper l'ancien Couvent de St-Sixte qui sera à cette date complètement restauré. Trois cents ouvriers travaillent à cette restauration sous la surveillance du T. R. P. Nolan. On ajoute à l'ensemble un étage pour le noviciat et une Aula magna apte à contenir 1 200 sièges. Le chauffage moderne est installé.

Le personnel directif sera ainsi composé: régent des Etudes: T. R. P. Michel Brown; bachelier du Collège: T. R. P. Garrigou-Lagrange; maître des Etudiants: T. R. P. Wonoriewski.

Irlande. — Au cours du Congrès de Dublin, le Rme Père Gillet, Maître général, a donné à l'Université une conférence sur le sacrement de l'Eucharistie. Il en a été remercié par Son Excellence Mgr Forbes, archevêque d'Ottawa.

Belgique. — Les Dominicains de Liège ont célébré par un triduum solennel, les 14, 15, 16 juin, le 7e centenaire de leur Couvent. Cette fête fut en même temps consacrée à honorer S. Albert le Grand, et c'est le T. R. P. Padé, provincial de Paris, qui donna le panégyrique du saint Docteur.

—Le T. R. P. Rutten, sénateur, a pris part de nouveau à la Semaine Sociale de France, en donnant une conférence à Armentières.

—Le Chapitre Général de l'Ordre où notre Province fut représentée par les très révérends Pères Forest et Marchand, a eu lieu au Couvent du Saulchoir, à Kain près Tournai. L'œuvre principale de la réunion consistait à livrer le texte définitif des Constitutions adapté au nouveau Code de droit canonique.

France. — Le Rme P. Gillet et le T. R. P. Delos ont pris part à la Semaine Sociale de France tenue à Lille. Le premier avait reçu comme sujet: *La primauté de la justice et de la charité dans les relations économiques internationales*, le second: *Le bien commun international dans les enseignements pontificaux*.

Canada. — Le R. P. Antonin Loïselle, O. P., ordonné à la prêtrise le 9 juillet, à Upton, par S. E. Mgr Desmarais, évêque auxiliaire de St-Hyacinthe, y a célébré le lendemain sa première messe.

—Son Excellence Mgr Louis-Adelmar Lapierre, des Prêtres des Missions Etrangères de la Province de Québec, évêque titulaire de Cardique et premier Vicaire apostolique de Szepingkai, Mandchourie, ayant reçu l'onction du sacre

dans la Basilique de Montréal, en la fête de S. Dominique, la Revue Dominicaine lui souhaite humblement la bénédiction du saint Fondateur, qui voulait se donner en personne et qui voua une partie de son Ordre à l'apostolat en terre infidèle.

—Le R. P. D.-M. Clark a prêché le panégyrique de saint Dominique, dans l'église Saint-Dominique de Québec, et présidé à Berthierville, chez les Dominicaines du Grand Ordre, en la fête de l'Assomption la prise d'habit de Mlle Annette Pouliot, sœur du R. P. Vincent-M. Pouliot, O. P.

—Son Eminence le cardinal Jean Verdier, archevêque de Paris et Primat de l'Eglise de France, a bien voulu visiter la communauté de N.-D. de Grâce, dans l'après-midi du 7 août, solennité de saint Dominique. Il a daigné rappeler la situation prospère des deux couvents de Paris et leurs dignes fruits d'apostolat.

—Les RR. PP. G. Albert, C. Pothier, T.-M. Rondeau, de notre province, et les RR. PP. G. Valderrama et S. Ubierna, de la province des Philippines, ont passé avec succès à Ottawa l'examen de Lectorat en Philosophie et en Théologie. Ils ont présenté respectivement les thèses écrites suivantes: "Les rapports réciproques de l'intelligence et de la volonté dans l'activité humaine"; "La Prière d'après S. Thomas d'Aquin"; "La Tradition chez Bossuet"; "La place du Prêtre dans le corps Mystique"; "L'augmentation de la charité selon S. Thomas".

—A l'Angelico, le R. P. Paul Egli, dominicain allemand, futur missionnaire au Japon, a obtenu le grade de docteur en Théologie. Dans sa thèse de doctorat, il a traité de "La doctrine du Bouddhisme primitif, surtout sur la béatitude, à la lumière de la doctrine chrétienne et des principes de S. Thomas". Le R. P. Raymond Charland, a décroché le titre de Docteur en Droit Canonique. Sa thèse portait sur "La prédication au point de vue canonique".

—Les RR. PP. R. Turgeon et F. Drouin partiront en octobre pour l'Europe. Le premier ira enseigner le Dogme à l'Angelico; le second se rendra à Fribourg pour y faire des études complémentaires en Théologie.

—La neuvaine de Ste Anne a été prêchée à Lewiston par le T. R. P. Réginald Ouimet, prieur d'Ottawa; à Woonsocket, par le T. R. P. Lamarche; à Linwood, par le T. R. P. Granger; à Lawrence, par le R. P. Trudel; à Fall River, par le R. P. F. Drouin; à Somersworth par le R. P. R. Turgeon; à New Haven, en français, par le T. R. Père P.-M. Gaudrault, tandis que le R. P. D. Beaulne, de notre couvent de Lewiston, prêchait en anglais.

—Le R. P. V.-M. Masson a prêché deux retraites chez les Sœurs Grises de la Croix à Lowell; les RR. PP. A Granger, R.-M. Dauphinais et A.-M. Bégin, ont prêché, dans notre Eglise St-Jean-Baptiste d'Ottawa, le Triduum préparatoire à la fête de S. Dominique; à la fin d'août, le R. P. Mailloux a prêché la retraite annuelle chez nos Soeurs Dominicaines de Berthier.

—Le 24 juillet, le R. P. G. Massé a donné aux membres de la S. Vincent de Paul d'Ottawa, une conférence sur "La vie Catholique."

—Le R. P. R.-M. Voyer a prêché aux Sœurs de l'Enfant de Jésus (Rivière-du-Loup), un triduum préparatoire à la profession religieuse:

—Le R. P. Antonin Lamarche est de retour de Louvain où l'Institut St-Thomas d'Aquin lui a confié le titre de Licencié en philosophie.

—De retour de Rome, le R. P. Thomas Charland enseignera cette année à l'Institut médiéval d'Ottawa.

—Dix-neuf postulants ont reçu l'Habit le 3 août à St-Hyacinthe, des mains du T. R. P. André Bibaud, provincial. Ce sont : MM. René Piché, du Séminaire de Nicolet,

en religion fr. Gustave-Marie; Roger L'Heureux, du Séminaire de St-Hyacinthe, en religion fr. Roger-Marie; Clarence Bétit, du Séminaire de St-Hyacinthe, en religion fr. François-Augustin; J. P. Adam, du Collège de Rigaud, en religion fr. Jean-Marie; Léopold Gagné, du Collège Ste-Marie, Montréal, en religion fr. Albert-Marie; Louis-Paul Lamarre, du Collège de St-Jean, en religion fr. Antoine-Marie; Raymond Drouin, du Collège de St-Alexandre, en religion fr. Raymond-Marie; Ernest Fiset, du Collège de Ste-Thérèse, en religion fr. Benoît-Marie; St-Georges Groleau, du Collège de Ste-Anne de la Pocatière, en religion fr. Gabriel; Hector Tessier, du Collège de Rigaud, en religion fr. Jacques-Marie; J. P. Barry, du Collège de Nicolet, en religion fr. Jean-Dominique; J. B. Pelletier, du Collège de Ste-Anne de la Pocatière, en religion fr. Jean-Baptiste; Gérard Beauchamp, du Collège de l'Assomption, en religion fr. Gérard-Marie; Bertrand Boisvert, du Collège de Nicolet, en religion fr. Bertrand-Marie; Yvon Camiré, du Collège de St-Laurent, en religion fr. Jean-Bernard; Vianney Villeneuve, du Collège de Rigaud, en religion fr. Vianney-Marie; Gérard Lortie, du Collège de Rigaud, en religion fr. Gérard-Roger; Amédée Chouinard, du Collège de Ste-Anne de la Pocatière, en religion fr. Joseph-Amédée; Jean Pothier, du Séminaire de Joliette, en religion fr. Louis-Georges.

Ont fait profession le 4 août: les RR. Frères Paul-Hyacinthe Charpentier, André Cabana, Albert Milot, Laurent-Marie Lord, Jean-Maurice Laurin, Antonio-Marie Fiset, Jean Bousquet, Raymond-Marie Burgess, Henri-Lucien Désautels, Martin-Marie Veillet, Bertrand-Marie Pelletier, Alphonse Antaya, Paul-Marie Leclerc, Bernard-Raymond Rémillard, Gérard-Marie Reed.

—Un groupe de religieux et de religieuses doit s'embarquer en octobre pour le diocèse de Hakodaté, au Japon. C'est le départ le plus considérable effectué jusqu'à date. Le groupe est formé de sujets de talent, d'expérience et de vertu, gage de nouveaux progrès pour notre Mission. Voici

les noms des partants: Les RR. PP. Marcel Fournier, Benoît-M. Larose et Paul Egli, O. P., du Couvent d'Ottawa; les RR. FF. Marcien-Laurent, Marie-Liguori, Marcel et Mélan-Daniel, des Frères des Ecoles Chrétiennes, qui rempliront surtout la fonction de catéchistes; les révérendes Sœurs Saint-Arcadius, supérieure, et Sainte-Marie-Damas, professeurs de dessin, de peinture et de travaux à l'aiguille; Sainte-Jeanne d'Aza, directrice de l'Ecole Normale classico-ménagère de St-Pascal de Kamouraska; Sainte-Marguerite de l'Enfant-Jésus, professeur de musique et de chant grégorien, et sœur Ponton, converse, cuisinière en chef de l'Ecole Normale de Montréal, toutes appartenant à la communauté des Dames de la Congrégation. Ces dévouées religieuses, commenceront par ouvrir une Ecole maternelle, en attendant qu'elles puissent se consacrer à l'enseignement secondaire.

fra DOMENICO

L'esprit des livres

R. P. Ignace DRAIME, O. P. — "Message dans le ciel" —
Editions Rex. Paris — Louvain.

"Message dans le ciel", délicieuses causeries données à la radio par le révérend Père Draime, et pour les chers malades de la Belgique.

Nous ne présentons pas l'auteur. Il est un de nos collaborateurs des plus appréciés, un de ces écrivains dont s'honore une revue. Ses nombreuses contributions dévoilaient un esprit sérieux et de la meilleure culture philosophique et théologique. C'est de plus un orateur charmant, séduisant même, celui qui vous gagne malgré vous, l'homme dont les paroles vous attendrissent et vous inondent de chaude lumière, parce que c'est un cœur plein de bonté.

Monsieur Emery, le saint prêtre, dit, un jour, ce mot exquis: "Je ferais volontiers quarante lieues, à pieds, pour rencontrer un bon cœur."

On ne va pas loin dans la lecture si touchante de "Message dans le ciel" sans reconnaître pourquoi son auteur a été élu par la "Radio-Belgique" pour procurer chaque dimanche, aux malades de ce pays les paroles de consolation. Combien ces malheureux, d'ordinaire si délaissés, doivent le bénir d'avoir une si vive et si claire compréhension de leur douloureuse condition et de trouver pour les entretenir, non seulement les mots, mais l'accent, le ton, et ce je ne sais quoi dans l'expression qui, flottant dans l'air, laisse deviner le geste caressant et jusqu'aux yeux pleins de larmes! Autant de ces chapitres du livre, — qui furent les trop brefs quarts-d'heures de la causerie radiophonique — autant de joie saine, de beau soleil qui pénètre dans les chambres de malades.

Où donc cet heureux Père — *beatus qui intelligit super egenum et pauperem* — a-t-il appris à se pencher avec tant de compassion sur le lit des souffrants, et l'art de les pénétrer d'onction quand il leur parle? Lui-même semble nous l'apprendre, lorsque (page 97) il écrit du bon saint Vincent de Paul: "C'est son cœur, vraiment, qui l'a inspiré et porté tout le long de sa vie, son cœur où le Christ avait pris toute la place."

Ainsi du style, des pensées du Père Draime, de tout son livre, débordant de compassion pour l'auditoire des affligés auquel il s'adresse. "Message dans le ciel" est véritablement, comme il s'intitule aussi, "L'Évangile aux malades", mais l'évangile prêché par un apôtre à la saint Vincent de Paul, et qui a reçu le don, nous allons écrire le *charisme*, de deviner les malades et de leur faire accepter leurs infirmités comme "des miséricordes de Dieu".

Nous ne saurions trop recommander ces causeries si pleines de sentiments élevés, et des plus délicates pensées.

Les malades y apprendront la conduite des amis de Dieu à côté de lui, sur la Croix.

Nous voudrions également voir "Message dans le ciel" entre les mains de toutes les personnes que leur devoir appelle auprès des malades: mères, épouses, infirmières laïques, religieuses hospitalières, prêtres de ministère. Ils y prendront le goût, ou, si l'on préfère un autre mot, l'amour des malades, la sympathie nécessaire sans laquelle on ne fait jamais aucun bien solide au chevet des meilleurs amis de Jésus-Christ, ses *membres souffrants*.

H. C.

Jean-Louis GUAY — "Moisson de vie" (Poèmes) — Sainte-Foy, 1931.

La réclame n'a pas fait de bruit autour de ce petit volume publié l'an dernier. Un ami qui me l'apportait l'autre jour en me demandant de le signaler dans la "Revue Dominicaine", me raconta sur l'auteur des choses si émouvantes que j'ouvris le recueil plutôt prédisposé à l'aimer qu'à le juger. Il a été composé en entier au sanatorium du Lac Edouard par un garçon de vingt ans à peine et qui payait en ce même temps un douloureux tribut à la phtisie. C'est pourquoi, nous nous conformerons volontiers à la demande de l'auteur, exprimée dans la première pièce, en beaux vers alexandrins pleins et sonores, presque classiques :

"Sache, pour me traiter avec plus d'indulgence,"

"Que j'ai fait ce recueil sur un lit de souffrance;"

Je n'hésite pas à affirmer que peu d'accents dans la chanson contemporaine de nos muses nationales, sont plus délicats et plus sains, au triple point de vue de l'inspiration, de la langue et du goût, que ceux qui se dégagent de ce recueil. L'impression qui nous reste après la lecture des soixantes poèmes contenus dans *moisson de vie*, est celle

de la santé; et puisqu'il s'agit d'une oeuvre de malade, le paradoxe vaut la peine qu'on s'y arrête. Nos jeunes poètes souffrants ont presque toujours jusqu'ici exhalé leurs plaintes en y mêlant une note de scepticisme empruntée à leurs maîtres préférés. Ils ont imité les grands malades au risque d'aggraver leurs propres misères et de briser la lyre — harmonieuse pourtant — de l'espérance chrétienne. Que l'on songe pour s'en convaincre à l'oeuvre tourmentée d'Emile Nelligan.

Or voici que nous avons dans le premier recueil d'un tout jeune homme obligé à une cure longue et incertaine, l'expression d'une âme profondément chrétienne, vibrante d'exquise et noble tendresse et qui chante le bonheur de vivre tout comme l'oiseau chante l'aurore, avec l'angoissante incertitude de ne pas voir venir le jour. Que nous cueillions dans les *gerbes vertes*, dans les *gerbes blondes*, dans les *gerbes dorées*, dans les *gerbes blanches*, c'est toujours la même note de délicatesse et de sain équilibre; rien qui blesse, rien qui détonne, point d'hypertrophie de thèmes ou de formes, point de sentiments compliqués, de tournures incongrues, d'épithètes abracadabrantes; une inspiration à la fois jeune et grave, mesurée en cadences variées et traduite dans notre bonne langue française. C'est la source qui jaillit limpide et s'épanche librement. L'on y chercherait vainement tout indice d'imitation et c'est là un caractère peu commun dans les travaux de jeunes gens qui viennent à peine de quitter le collège.

Je pourrais citer abondamment pour illustrer ces quelques observations. L'on m'a signalé de diverses parts, comme la meilleure, une pièce intitulée: *Bénie soit la vie* et dédiée aux confrères de classe du poète. Sous la plume d'un jeune homme pour qui la douleur n'a pas été meurtrière d'idéale bien qu'elle ait compromis la réalisation d'un grand rêve, ce poème fait surgir en nous une douce et profonde sympathie. En voici la dernière strophe :

Ah! Dieu! que je désirerais
 Sous ton souffle divin guidant ma main débile,
 Prendre une harpe d'or, sur ma couche, immobile,
 Pour te chanter, ô Vie, et chanter tes bienfaits;
 Proclamer ta valeur, exalter ton mystère
 Qui remplit cette terre;
 Chanter ta joie ainsi que ta douleur
 En son amer calice
 Bénir ton nom et venger ton honneur...
 S'il se trouvait des coeurs qui te maudissent.

“Moisson de vie” est un recueil de vers qui nous donne l’assurance d’un robuste talent expert dans le jeu des rimes et des rythmes. C’est une oeuvre de jeunesse sans doute, un fleur encore, mais qui donne l’espérance d’un beau fruit.

Fr. A. Saint-Pierre, O. P.

Phyl. LAFERRIERE — “La rue des Forges” (pages fantaisistes avec illustrations de l’auteur.) — Editions Albert Lévesque, Montréal, 1932.

Tout comme Tarascon, la charmante cité de LaViolette vient de trouver son Alphonse Daudet dans l’auteur de *La rue des Forges...* s’il est permis de comparer les petites choses aux grandes. Il s’agit de pages fantaisistes qui ont probablement, avant d’être réunies en volume, défrayé sous forme de chroniques les lecteurs du *Nouvelliste*, organe régional des Trois-Rivières. Elles nous offrent une littérature *sui generis*, qu’on ne peut admirer sans réserves; quelque chose d’Arthur Buies et de Jules Fournier, mais qui ferait, croyez-m’en, tressaillir de colère les mânes de l’un et de l’autre. Elles font surgir une question angoissante dans l’esprit d’un lecteur d’origine française qui croit encore à la pureté et à l’intégrité de sa langue. J’ai compté une cinquantaine de mots anglais, l’argot pullule et pour comble, les *T’AS PAS* ... imprimés, ont reçu par ce livre, leur droit de cité dans notre littérature canadienne française. Je souhaite que les pages fantaisistes de Phyl. LaFerrière ne traversent pas les mers, elles donneraient à coup sûr le cafard à nos cousins de France.

Il m’est pénible de faire ces remarques quand j’ai été maintes fois mis en demeure, en lisant *La rue des Forges*, d’admirer le talent du chroniqueur. Il se manifeste en une foule d’endroits par de l’esprit, beaucoup d’esprit, un don précieux d’observation, une originalité incontestable et une connaissance parfaite de la langue française telle qu’on la parle dans les milieux moyens de Montréal, des Trois-Rivières, de Québec et de Rimouski.

Mais pourquoi, en tant d’autres endroits, faire si mal parler nos pauvres gens et nous inviter à ranger dans les rayons de nos bibliothèques ce langage imprimé ? Au lieu d’écrire comme l’on parle, ne serait-il pas beaucoup préférable d’écrire en général comme l’on doit parler; l’on réussirait ainsi peu à peu à réformer le langage populaire. Et il n’est pas permis à une oeuvre littéraire sous prétexte d’humour, de corrompre le goût des lecteurs. Les mots et les locutions à tournure anglaise sont peut-être excusables de ce fait que nous ne pouvons plus au Canada français,

comme ailleurs, aborder en littérature le commerce ou l'industrie, sans nommer les choses par leur nom. Or nous n'avons guère chez nous que des expressions anglaises pour désigner les choses du commerce ou de l'industrie. Ce n'est pas le moment d'agiter le problème autrement grave que soulève cette observation; mais au lieu de dire mon "Benson", l'on peut toujours dire mon cigare; au lieu de dire mon "Ford", l'on peut toujours dire ma machine ou mon char.. etc. Si l'idée y perd quelque chose, ce qu'elle y perd ne vaut pas vraiment la peine d'être retenu, ce n'est plus de goût français. D'ailleurs l'on peut parfaitement écrire des pages fantaisistes pétillantes d'esprit, assaisonnées même de sel canadien, comme le sont quelques-unes de *La rue des Forges*, sans exhiber un salon d'automobiles ou une collection de cigares de marques américaines.

Disons en conclusion que l'auteur a un peu forcé la note. Il y a abus du genre, et dans le genre humoristique, l'abus voisine avec la bouffonnerie. (Voir par exemple page 69). Il y a dans une fable de LaFontaine, un vers que tous nos gens de lettres devraient méditer avec soin avant de se faire imprimer:

"Ne forçons point notre talent.."

Fr. A. Saint-Pierre, O. P.

Françoise GAUDET. — "Discours d'enfants". — Un volume de 160 pages, Editions Albert Lévesque, Montréal.

La librairie d'Action Canadienne-française vient de mettre en vente un nouveau livre, "Discours d'enfants", par Françoise Gaudet. C'est une série de réparties enfantines, de réflexions naïves, de scènes croquées sur le vif. Le volume est divisé en quatre grands chapitres, Au Foyer, A l'Eglise, A l'Ecole, A bâtons rompus.

Le lecteur se demandera de quelle utilité peuvent être ces notes amassées, une par une, et livrées ensuite au public. Sans doute les parents éprouvent le besoin de raconter, à qui veut les entendre, ce qu'on appellerait volontiers les prouesses de leurs enfants. Ce besoin a sa source dans la fierté paternelle ou l'admiration maternelle, fierté et admiration que nous comprenons bien.

Mais Françoise Gaudet n'a ni cette fierté ni cette admiration à son crédit. Alors pourquoi le livre et à quoi servira-t-il ?

Pourquoi ? Parce que tout coeur bien trempé aime l'enfance et s'attarde volontiers avec plaisir à considérer la gentillesse, le surplus de vie et les premiers jets de l'intelligence chez les petits. C'est une récréation des plus saines et l'auteur invite ses lecteurs à la partager avec lui.

De quelle utilité ? Mais le repos de l'esprit est une utilité, le bon rire franc détend l'arc, le contact répété avec ces découvreurs du monde, que sont les enfants, apaise la fièvre de nos intérêts et tire, du casier de nos années, des souvenirs émus qui sont une douceur. Peut-être que quelques-uns regretteront le désert volontaire de leur foyer..

N'est-ce pas assez pour légitimer une production littéraire qui, à première vue, paraît puérile et sans répercussion ? Nous le croyons et nous félicitons mademoiselle Gaudet d'avoir réussi à nous la présenter si joliment. Car, il ne faut pas oublier que ces petites histoires sont finement écrites, simples et claires comme du bon français. Deux pages seulement, (89, 96), nous ont paru trop logiques pour des bouches d'enfants.

Nous espérons que le public pensera comme nous et qu'il se hâtera de parcourir ce volume, en entrant, lui aussi, dans la ronde de l'enfance qui s'amuse.

A. B.

FADETTE. — "Contes de la lune". — 1 vol. 150 pages — 15 contes. — Illustrations de Suzanne Morin. — Edition de Thérien Frères Limitée. Montréal.

"J'ai décidé de vous dire des contes. Ce sont des inventions qui vous amuseront: pas de leçons de choses, d'histoires à rallonge de morale, mais de la fantaisie, des imaginations un peu folles... nous aurons beaucoup de plaisir ensemble."

Voilà comment débute Fadette à son premier conte. Ces quelques phrases peuvent servir de préface et donnent une idée du volume que la distinguée collaboratrice du "Devoir" présente au public.

Je dis une idée, parceque nous avons affaire à une modeste. Il y a beaucoup de leçons dans ces quinze jolis contes; il y a de magnifiques morales, mais elles sont mieux dissimulées encore que l'amer des médecins. Tantôt, c'est une réflexion de la lune ou de l'un des personnages en action qui devient "salutaire"; tantôt, c'est l'histoire elle-même qui s'ajuste en directive à des situations bien connues. Il n'y a pas de "rallonge", mais vive la morale sans bonnet distinctif ! Elle est délicieuse et Fadette a raison d'écrire: "Nous aurons beaucoup de plaisir ensemble."

Le titre est suggestif. Toute la poésie des nuits lunaires s'y insinue. Les hommes ont toujours aimé prêter vie à la lune. Et voilà que cette vieille observatrice raconte ce qu'elle a vu depuis des siècles ! Voilà qu'elle nous fait part de son expérience ! Qu'elle nous parle avec

cette bienveillance et cette mansuétude que les mortels lui accordent si volontiers! C'est tout simplement ravissant!...

D'autant plus qu'il y a la lune nouvelle dans l'ancienne. C'est dire que les contes sont de nos jours, jeunes et vieux, pétillants et légèrement ironiques. On pardonne à la lune d'être moqueuse, parce qu'elle "a vu tant de sottises."

Beaucoup de ces contes feraient du bien aux "grands enfants". Ils les comprendraient mieux que les petits et pourraient, après lecture, les leur raconter avec beaucoup de profit.

Deux ou trois se terminent brusquement. Ils laissent cette impression déjà éprouvée d'un nuage qui passe devant la lune si plaisante...

Mais surtout la lune a un langage harmonieux, quelquefois même charmeur. A ce seul titre le volume vaut d'être parcouru par tous.

Les assidus de la lettre hebdomadaire du "Devoir" se hâteront d'acheter ces contes nouveaux. Ceux qui ignorent cette plume si alerte, si juste, si douce aussi, devraient faire sa connaissance. Même dans les contes, nous avons toujours à gagner en lisant Fadette.

A. B.

Dr E. PISZTER, S. O. Cist. — "Chrestomathia Bernardina, ex operibus S. Bernardi Abbatis Claravallensis, Doctoris Melliflui, collecta et ad systema quoddam theologiae redacta." In-8 max., 1932, pag. VIII-392. Casa Editrice Marietti — Via Legnano, 23, Torino (118).

Dans sa lettre apostolique "*Unigenitus Dei Filius*" (sur les études des Religieux, sept. 1924) S. S. Pie XI rappelle la grande utilité de lire assidûment et de méditer les auteurs de spiritualité "dont la valeur comme l'influence de leurs ouvrages, loin d'avoir vieilli avec le temps, semble plutôt croître de nos jours." Pour faciliter l'étude de la doctrine spirituelle de S. Bernard, le T. R. P. E. Piszter, Prieur du Monastère de S. Gothard (Hongrie) offre, aux âmes religieuses, une riche compilation des principaux passages des oeuvres de S. Bernard. Un habile groupement des textes donne une bonne idée d'ensemble des suaves et solides enseignements du "doctor mellifluus."

Dans la première partie, l'on trouvera les grandes vérités de la Théologie générale ou mieux fondamentale: la révélation, la prophé-

tie, le miracle, etc., et dans la seconde partie les principaux points de la théologie dogmatique et morale. Comme il convenait, l'auteur a accordé une place spéciale à la mariologie, à la vie religieuse et mystique.

Puissent les religieux, les prêtres, — surtout les jeunes, — commencer ou intensifier l'étude approfondie de S. Bernard et de tous les anciens qui ont fait autorité en matière de spiritualité: ils n'ont pas vieilli.

B. M.

R. P. Jean LACAU, S. C. J. — "Précieux trésor des Indulgences." Petit manuel à l'usage du Clergé et des Fidèles. Ilme édition revue et augmentée conformément aux dernières décisions du Saint-Siège. In-16, 1932, pag. XVI-482 — Marietti, via Legnano, 23 - Torino.

Dans ce "petit manuel à l'usage du clergé et des fidèles" où l'auteur se défend dès les premières pages, de toutes prétentions scientifiques, se trouve en effet un "précieux trésor" que toute âme chrétienne aurait avantage à exploiter. Trésor, où nous est révélée d'une façon succincte et claire la doctrine des indulgences (p. 1 à 65.), où nous sont indiquées les indulgences spéciales attachées aux objets de piété les plus usuels. Les prêtres y trouveront les formules de prières requises pour les indulgences, (p. 65-255). Toutes les âmes pourront puiser là, sur les principales dévotions catholiques, les prières, les oeuvres, les pratiques pieuses les plus riches en indulgences, (p. 255 à 469) des renseignements abondants et sûrs.

Ce petit travail, où se révèle l'érudition, le souci d'être pratique, l'effort de synthétisation et de vulgarisation, décèle chez l'auteur un esprit apostolique animateur.

En un moment, où le bonheur semble sombrer dans la noire perspective d'une crise financière, il est bon que les chrétiens sachent qu'au-dessus des trésors naturels, ils sont à même de puiser aux trésors infiniment plus précieux des richesses spirituelles. Et au lieu de rendre plus pénible la situation par un découragement qui ne fait qu'empirer le malaise, qu'on sache, ramasser au moins pour la vie éternelle ce qu'on ne peut ramasser durant la vie présente: des richesses que la rouille et les vers respecteront... Pour cela il faut d'abord en connaître le répertoire. Le présent volume est tout désigné.

Après une visite dans ces vastes régions, le chrétien, pourra faire comme l'homme de l'évangile qui a trouvé un trésor enfoui dans un champ... "il s'en va, vend tout ce qu'il a et achète ce champ..."

A.-M. G.

TROISIEME CONCOURS LITTERAIRE
POUR LE PRIX LEVESQUE

C'est en 1930 que M. Albert Lévesque, éditeur, a lancé son premier concours de romans canadiens. "Dans les Ombres" par Mlle Eva Sénécal et "Dilettante", par M. Claude Robillard furent couronnés.

En 1931, M. Lévesque, encouragé par ce premier succès, lançait un deuxième concours de romans, pour les écrivains-novices. Les trois prix promis sont de \$100.00 chacun. Le concours s'est clos le 1er juillet 1932. Le résultat sera rendu public au plus tard le 1er septembre prochain.

Pour l'année 1932, M. Albert Lévesque tente une nouvelle initiative, en lançant, cette fois, un concours de *biographies romancées*. "Il ne s'agit pas, explique notre jeune éditeur, d'imiter servilement les collections européennes. Mais il faut entendre par là des biographies où la nomenclature, les détails documentaires, les épisodes chronologiques sont relégués au second plan, l'auteur s'attachant surtout à dégager la physionomie, le caractère, l'intimité, l'âme de son héros. Il s'agit d'exploiter en la ranimant, les richesses incomparables que nos ancêtres nous ont léguées, par leur vie d'apostolat et d'héroïsme quotidien. Combien de figures, autres que celles de nos grands fondateurs, de nos découvreurs ou de nos martyrs, de réputation presque internationale, méritant de survivre pour l'édification et l'émulation de notre jeunesse canadienne. C'est à cette source encore vierge, que nos écrivains, novices ou experts, sont invités à puiser, pour participer au troisième concours littéraire de M. Albert Lévesque, dont voici les conditions:

1°)—Le concours est ouvert immédiatement et sera clos le 1er août 1933.

2°)—A droit de participer à ce concours tout canadien-français ou franco-américain.

3°)—Seules les biographies, écrites en langue française, d'environ 40 000 mots, consacrées à l'étude de personnages canadiens-français seront acceptées.

4°)—Les manuscrits dactylographiés devront être adressés à l'éditeur Albert Lévesque, 1735, rue Saint-Denis, Montréal. Les concurrents ont le privilège de soumettre leurs ouvrages n'importe quand avant la date de clôture. Si l'éditeur, d'accord avec l'auteur, juge à propos de publier l'ouvrage soumis avant la clôture du concours, l'auteur pourra quand même obtenir l'un des prix promis, selon la décision du jury.

5°)—L'éditeur Albert Lévesque se réserve le droit de publier les biographies couronnées jusqu'à concurrence de cinq mille exemplaires.

6°)—Les concurrents conservent l'entière propriété littéraire de leur ouvrage, le privilège de participer aux concours de Prix David et d'Action intellectuelle, avec le même ouvrage et d'en retirer exclusivement tous les bénéfices rcherchés.

7°)—Les manuscrits non-couronnés seront retournés à leur

8°)—Cinq prix sont offerts aux lauréats, dans l'ordre suivant :
auteur.

1er prix de \$300.00 3me prix de \$150.00

2me prix de \$250.00 4me prix de \$150.00

5me prix de \$100.00

*N. B. — DEVENEZ ZELATEURS OU ZELATRICES
EN RECRUTANT UN ABONNE.*

*—ENCOURAGEZ NOS ANNONCEURS. FAITES
MENTION DE LA REVUE.*

LE PLUS NECESSAIRE

Un compte courant bien garni est encore plus indispensable qu'un compte d'épargne pour un homme en affaires, en dépit du fait qu'il n'en retire pas habituellement un intérêt.

Votre compte courant est-il bien garni ?

La Banque Provinciale du Canada

Edm. Leblanc,
gérant local.

Succursale
Saint-Hyacinthe

ASGRAIN & HARBONNEAU Limitée

PHARMACIENS EN GROS.

Fabricants Chimistes — Instruments de Chirurgie. —
Instruments pour Dentiste.

30 est, rue Saint-Paul, - - MONTREAL.

Demandez notre Catalogue.

Dominion Blank Book Co.

LIMITED
SAINT-JEAN, Qué.

Manufacturiers de livres à feuilles mobiles,
Livres de Comptabilités reliés.

ENVELOPPES

Notre catalogue vous sera envoyé sur demande.

ENCOURAGEZ NOS ANNONCEURS

Téléphone Bell 401

J. D. DESROSIERS

MARCHAND DE

CHAUSSURES, CLAQUES, VALISES, Etc.

143, rue Cascades — — Saint-Hyacinthe

Desmarais & Robitaille Limitée

Marchands d'ornements d'église et d'articles religieux

70 ouest, rue Notre-Dame, Montréal

121, Rideau, Ottawa — — 145, Church, Toronto

Notre maison d'Ottawa peut expédier des vins pour fins sacramentelles dans toutes les parties de la puissance du Canada.

Téléphonez ou écrivez à

L'ECOLE COMMERCIALE PRATIQUE COTE

rue SAINT-DENIS 120a rue NOTRE-DAME

SAINT-HYACINTHE ou à TROIS-RIVIERES

Tél: 654

Tél: 925

pour avoir tous les renseignements concernant notre
COURS COMMERCIAL bilingue — rapide — pratique.DONAT COTE, *Directeur.*

Téléphone 27

Résidence 891

C. J. HUBERT

GRAINS ET FARINES

100, rue Saint-Antoine, — — Saint-Hyacinthe

ENCOURAGEZ NOS ANNONCEURS

PHARMACIE SAINT-HYACINTHE

PLACE DU MARCHÉ

165 RUE CASCADES

Drogues et médecines de première qualité. — *Spécialité*: LES PRESCRIPTIONS. — Articles de toilette. — Bonbons, Parfums, etc. — Seul endroit où l'on peut se procurer les fameux remèdes "REXALL". Nos articles de caoutchouc sont reconnus supérieurs. — AGENCES: Articles de photographie, le Kodak EASTMAN.

J.-H.-E. BRODEUR, propriétaire

Dentiers, Ponts, Obturations de tous genres. RAYONS "X" Ouvrage de première classe seulement

Dr J.-A.-ERNEST DAIGLE, B.C.D.**CHIRURGIEN-DENTISTE**

Membre du Dispensaire Antituberculeux des comtés de Saint-Hyacinthe et Rouville.

Spécialité: Chirurgie Buccale, Extraction

Dentiers le même jour sur engagement.

Prix raisonnables

Satisfaction garantie

Ouvert de 9 h. a.m. à 9 h. p.m.

79, rue Saint-Anne,

— — Saint-Hyacinthe

Téléphone 80

**CHAPEAUX ROMAINS**

Feutre, Soie, Peluche, Cachemire,

Paille

Catalogue envoyé gratuitement sur demande

CHAS DESJARDINS & CIE
LIMITÉE

1170, rue Saint-Denis

— — MONTREAL

THES
EPICESCAFES
GELEESCACAO
ESSENCES

Nos 37 années d'expérience sont une garantie pour vous.

J. A. SIMARD & CIE

5 7 est, rue Saint-Paul

— — MONTREAL

MONTREAL et NEW-YORK

Tél: MAin 0103

ENCOURAGEZ NOS ANNONCEURS

ASSURANCE-VIE, ACCIDENT, MALADIE, INVALIDITE.

La Société des Artisans Canadiens-Français

Fondée en 1876

La plus forte institution française d'assurance
en Amérique pour les hommes, les femmes
et les enfants.

Effectif	75,000 membres
Fonds accumulés	\$13,500,000.00
Assurance en force	\$55,000,000.00

CE QU'ELLE EST :

Une véritable école de formation à la pratique de l'épargne
et à la judicieuse administration du revenu :

Un rampart puissant contre les infiltrations anti-religieuses
et anti-nationales ;

Une force vive pour la réalisation de notre émancipation
économique.

*Ses différentes combinaisons d'assurance vous
donnent le choix entre maints avantages.*

La Société des Artisans Canadiens-Français fait affaires dans les provinces de Québec, Ontario, Nouveau-Brunswick, Nouvelle-Ecosse, Ile du Prince-Edouard, Manitoba, Alberta, Saskatchewan et dans les Etats du Maine, New-Hampshire, Vermont, Massachusetts, Rhode-Island, Connecticut, New-York et Michigan.

Plus de 800 succursales et bureaux de perception au Canada
et aux Etats-Unis.

Siège social: MONTREAL.

Accueil, renseignements et publicité :
924, rue SAINT-DENIS

Secrétariat, administration et bureau médical :
930, rue SAINT-DENIS

ENCOURAGEZ NOS ANNONCEURS

Téléphone Bureau: 120

Résidence: 418

J. O. DUPRAS

NEGOCIANT EN

GRAINS, FARINES et GRAINES de SEMENCE

Dépositaire des célèbres farines à pâtisserie

FIVE ROSES et JUBILE

29, rue Laframboise, — — Saint-Hyacinthe



Facteurs d'Orgues

ST-HYACINTHE, P. Q.

Etablie en 1879

Au-delà de 1,200 INSTRUMENTS ont été construits par cette maison pour le CANADA, les ETATS-UNIS, les ANTILLES, et l'AMERIQUE DU SUD.

ARTHUR LEDOUX

OPTICIEN-BIJOUTIER

YEUX EXAMINES ET VERRES AJUSTES

AVEC SOIN

SAINT - HYACINTHE, P. Q.

LA MAISON

Dupuis Frères

LIMITÉE

sert avec satisfaction la population de Montréal
et de toute la province.

MAGASINS:

865 Est, Ste-Catherine,
PLateau 5151

COMPTOIR POSTAL:

Coin St-Laurent et St-Viateur
CRescent 3131

TRACEZ-VOUS UN PROGRAMME

L'épargne et le placement méthodiques vous assurent l'indépendance. Mettez de côté régulièrement l'argent dont vous n'avez pas besoin tout de suite. Prenez des habitudes d'économie. Ouvrez un compte d'épargne à la

Banque Canadienne Nationale

Actif, plus de \$155,000,000

Succursale à Saint-Hyacinthe

E.-O. DESJARDINS, gérant.

Capital Trust Corporation

LIMITÉE.

10, rue METCALFE, - OTTAWA, Canada

Capital Autorisé: \$2,000,000.00

Intérêt payé sur dépôt: 4% et 5½%

Spécialité: Prêts aux Institutions Religieuses

Consultez-nous lorsque vous désirez emprunter.

Imp. L'Oeuvre de Presse Dominicaine.